

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNEE, No 385—SAMEDI, 19 SEPTEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



NEW-YORK.—LE DESASTRE DE PARK PLACE : TERRIBLE EXPLOSION ET EROULEMENT D'UNE MANUFACTURE  
(Du Frank Leslie's)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 SEPTEMBRE 1891

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A l'Étranger, par A. d'Audeville.—Bibliographie, par J. S. F.—Poésie : Un soir en canot, par Albert Ferland.—Le Portefeuille : Récit d'une robe de bal, par Edgy.—Nos écoliers, par J. L. Boissoaneau.—Étymologies, par P. G. R.—Sonnet : Au sujet de la cathédrale St-Pierre de Montréal, par Louis Tesson.—Nos Gravures, par J. S. E.—Les aventures de Bébé, par Paul Calmet.—Nos décorés, par Hermance.—La langue française, par J. A. C.—Le retour de l'hiver, par Mathias Filion.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen.—Ressemblance funeste.—Choses et autres.—Jeux d'esprit, problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES.—New-York : Terrible explosion et écroulement d'une manufacture. — L'escadre française en Angleterre : Réception par S. M. la Reine Victoria des officiers français, à Osborne.—Musique : Chant impérial russe (pour piano et chant).—Portraits : l'amiral Gervais ; l'amiral Clanwilliam.—Une ressemblance (cinq dessins).

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Le scandale est de mode, il se relie en veau.

A. DE MUSSET.

\* \* Cette fleur du mal qui ne s'était épanouie jusqu'à présent qu'en certaines régions élevées de notre pays, s'est définitivement acclimatée chez nous et vient à graine, tout comme si elle était originaire de notre climat.

Il y a quelques mois, un Canadien osait à peine se regarder dans un miroir, en se faisant la barbe, de peur d'être ébloui par ses vertus ; aujourd'hui, il se sert de lunettes vertes pour ne pas voir les taches qui flétrissent ses joues jadis rouges comme les pommes fameuses.

Autrefois, quand un brave conseiller municipal se trouvait à court, un jour de Saint-Jean-Baptiste, il se tirait toujours d'affaire en parlant des 60,000 Canadiens de 1763 et de l'accroissement prodigieux de notre race. Ce n'était pas précisément neuf, mais l'effet ne ratait jamais, le peuple aimant les clichés.

Hélas ! trois fois hélas ! voici que le recensement prive les orateurs aux abois de cette ressource si vitale.

Nous n'augmentons plus, nous diminuons.

Quel scandale ! et comment oserons-nous nous vanter encore devant les autres peuples de cette fécondité qui faisait notre gloire ?

Je veux bien croire que les familles sont aussi nombreuses qu'autrefois, mais l'émigration nous tue et nous passons à l'état de fabricants d'Américains, puisque des centaines de milliers de Canadiens s'en vont chaque année vivre sous le drapeau étoilé.

Quel scandale !

\* \* Dans notre orgueil, nous nous flattions d'avance de dépasser six millions, mais les recenseurs, gens très positifs, ont constaté que nous ne sommes pas même cinq millions !

Je sais bien que nombre de personnes prétendent que le recensement a été très mal fait, et, si j'ai bonne mémoire, un M. John Smith et un M. J.-Bte Chose, à moins qu'ils ne se nomment Cockney et Pipenbois, ont prouvé que l'on n'avait pas pris leurs noms, mais Pipenbois et Smith eussent-ils été oubliés, il n'en est pas moins vrai que la situation n'est pas rassurante.

On dit que un million d'émigrés se sont établis chez nous depuis dix ans et que, d'après les précédents, nous devons augmenter de huit cent mille âmes, ce qui aurait dû donner un surplus de dix-huit cent mille en 1891.

Or, il est prouvé que l'augmentation n'est que de quatre cent mille, soit quatorze cent mille de moins que les prévisions les plus modestes.

Scandale ! scandale ! !

\* \* On vantait toujours le climat du Canada et l'on répétait à satiété que nulle part les vieillards n'étaient aussi nombreux que chez nous.

—La neige, disait-on, le froid, sont des préservatifs qui éloignent de nous toutes les maladies.

Hélas ! Hélas ! ! le climat est peut-être très sain, mais nous nous chargeons de lui faire concurrence par notre mauvaise hygiène et les dernières statistiques nous prouvent que, non seulement on meurt beaucoup dans la province de Québec, mais encore que l'on y commet, selon l'énergique expression du Dr Pelletier, un véritable *gaspillage de vies* !

Les choses en sont arrivées à un tel point que Son Eminence le Cardinal Taschereau s'en est ému et qu'il a adressé au clergé la circulaire suivante :

Archevêché de Québec,  
5 septembre 1891.

Monsieur,

Vous avez dû recevoir dernièrement, ou vous recevrez bientôt, le règlement du Conseil d'hygiène de la province de Québec, et, de plus, les statistiques vitales et mortuaires de la population catholique de cette province, pour les années 1889 et 1890.

M. Elzéar Pelletier, secrétaire du conseil d'hygiène, envoie, en même temps, des remarques très importantes sur la nécessité de prendre des moyens pour diminuer, dans notre province, ce qu'il appelle avec raison, un véritable *GASPILLAGE DE VIES*.

La moyenne de la mortalité annuelle ne devrait pas dépasser 16 par 1000, et, pourtant, le tableau démontre que, sur un total de 650 paroisses, 530 ont une mortalité au-dessus de la moyenne.

« Pourquoi ne prendrions-nous pas les moyens de prévenir tant de morts prématurées, puisqu'elles sont évitables ? »

Pourquoi l'hygiène qui, partout ailleurs, a rendu et rend encore de si grands services, n'en ferait-elle pas autant parmi nous, si ses préceptes et ses conseils étaient plus répandus et plus suivis au milieu de nos populations ? »

Le Conseil d'hygiène compte, avec raison, sur le clergé pour l'aider à vaincre les préjugés qui constituent un obstacle sérieux à la mise en pratique de ses préceptes salutaires.

Il faut empêcher les visites qui se font dans les maisons où il y a des maladies contagieuses ; les enfants des familles où il y a une de ces maladies ne doivent pas aller à l'école ni aux autres lieux de réunion. Les funérailles publiques des personnes mortes de maladies contagieuses sont souvent un danger imminent.

Dans les règlements du Conseil d'hygiène, il y a tout ce qui peut être utile pour conserver chaque année des milliers de vies.

Vous aurez, peut-être, quelques difficultés à surmonter pour faire comprendre la nécessité de ces précautions, mais vous n'aurez que plus de mérite à remplir ce devoir, et l'on finira par vous témoigner de la reconnaissance. Dans tous les cas, Dieu vous en donnera une récompense.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mon dévouement.

E. A. CARDINAL TASCHEREAU  
Arch. de Québec.

Oh ! monseigneur, combien vous avez raison de dire que : « vous aurez, peut-être, quelques difficultés à surmonter pour faire comprendre la nécessité de ces précautions, » car rien n'est plus difficile à faire comprendre aux gens qu'il existe des lois d'hygiène comme il y a un code criminel.

En Bretagne, France, il n'y a pas longtemps que l'on comprend dans les campagnes qu'il est utile de se laver et de se peigner.

Chez nous, il faudra probablement recourir à des mesures rigoureuses et punir sévèrement les conseillers municipaux si les lois de l'hygiène ne sont pas mieux respectées qu'elles ne le sont actuellement.

Cette année encore j'ai constaté par moi-même dans nos campagnes une telle saleté et une telle odeur dans certains endroits, les *buen retro* généralement, que je me demandais si, vraiment, les habitants de ces villages ne voulaient pas se suicider.

La moyenne de la mortalité devrait être de 16 par mille, elle atteint plus de 100 par mille à la Longue-Pointe de Montréal, pour ne citer qu'un exemple et, sauf trois comtés, ceux de Richelieu, Bonaventure et Charlevoix, elle dépasse partout le chiffre de 16, en variant de 17 à 100.

À Québec, ville de 90,000 âmes, on n'enlève même pas les déchets, et les rues sont arrosées selon qu'il plaît à la Providence de faire pleuvoir, ce qui arrive souvent, du reste.

Quant au balayage, il est inconnu.

Et les égouts !

Scandale ! Scandale ! !

\* \* Mais, à propos de santé, il paraît que les cornacs de la pseudo-guérisseuse de Ste-Cunégonde sont en train d'exploiter la bêtise humaine sur une vaste échelle.

Et ceci m'amène à citer une anecdote tirée d'un journal anglais.

La voici dans toute sa candeur :

« Le célèbre médecin anglais Mead eut un jour une conversation avec un guérisseur qui se tenait dans la rue la plus fréquentée de Londres. Mead lui représentait qu'il était impossible qu'on eût confiance en lui. Le charlatan répondit : Combien croyez-vous qu'il passe d'hommes par jour dans cette rue ?—Vingt mille environ.—À quelle quantité estimez-vous le nombre de ceux qui jouissent d'un sens droit et d'un jugement sain... Cinq cents ? La proportion est évidemment trop forte... Cent ? Le nombre est encore exagéré. Ils convinrent enfin de l'évaluer à dix.—Laissez-moi, dit le charlatan, lever sur les 19,990 le tribut qu'ils me doivent et laissez les dix autres vous accorder leur confiance bien méritée. »

C'est bien cela et voilà comment nous voyons des individus plus avides d'écus que d'honneur se faire un tremplin d'une petite fille inconsciente, pour vider les goussets d'une foule d'ignorants qui s'hypnotisent eux mêmes.

Ce genre de scandale existe un peu partout, mais il serait temps que la police y mit bon ordre. Scandale ! toujours scandale ! !

\* \* Ah ! ce n'est pas fini :

Voici en quels termes un individu, qui fait le tour de la province de Québec, annonce le spectacle qu'il donne à la foule étonnée :

CYCLOBAMA

de la

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Scène magique et comique. Un bouffon du circle de Barnum fera déridier les figures morose

J'ai respecté l'orthographe et la prose de l'impressario.

Comment trouvez-vous cette scène *magique* et *comique* à propos de passion de Notre-Seigneur ? Et ce bouffon du *circle* ?

Scandale ! scandale ! !

Ne lisez-vous pas tous les soirs, dans votre journal, des titres à faire dresser les cheveux d'un chauve ?

*Triste noyade !*

Comme s'il y avait des noyades bien gaies, des noyades à vous faire mourir de rire !

*Assassinat brutal !*

Pourquoi brutal ?

*Mariage fashionable !*

Oh ! celui là, c'est le plus horripilant de tous, le plus bête et le plus ridicule.

Un journaliste de Montréal a laissé dernièrement, bien loin derrière lui, tous ceux qui ont commis les bourdes les plus épouvantables, en écrivant cette phrase qui mérite de passer à la postérité :

"Le Palais de Justice a repris ce matin presque sa physionomie d'antan."

Et dire que celui qui a écrit cela mange peut-être du pain, comme une personne naturelle !

Scandale ! Scandale !

\* \* Il existe au Canada un village—le seul du genre—où pas un conseiller municipal n'a été nommé par le peuple.

Ceci demande une explication.

Il paraît qu'au Côteau-Landing, c'est le nom de ce village type, tout n'est pas rose dans les fonctions de membre du conseil et, il est résulté de cet état de choses un curieux résultat, c'est qu'au bout de quelques séances un, puis deux, puis trois conseillers, etc., etc., se sont pris d'un dégoût subit pour la vie publique et ont préféré payer l'amende imposée par le code plutôt que de revenir.

En pareil cas, les autres conseillers nomment un remplaçant à l'absent ou au réfractaire, comme on voudra le nommer et, le temps aidant, et les conseillers s'en allant, on est arrivé à ne plus en avoir un seul nommé par le peuple.

C'est dans ce même village qu'un individu, menacé d'un procès, se fait arrêter par un ami, pour la même cause, et acquitter par son père, juge de paix.

On croirait que cela se passe dans un pays lointain, sauvage, impossible, chez les Patagons, et nous sommes tout étonnés quand nous apprenons que c'est à quelques lieues de Montréal que l'on voit ces choses étonnantes.

Scandale ! scandale !!

\* \* On me dit aussi qu'il y a des scandales politiques, mais comme je n'en ai pas plus entendu parler que vous-même, et que je ne m'occupe jamais de cuisine de ce genre, permettez moi de n'en croire ni de n'en souffler mot.

Car, si c'était vrai, quel scandale !



## A L'ÉTRANGER

Il est bien loin le temps où une jolie femme répondait à l'audacieux qui lui demandait si la fumée du tabac l'incommodait, qu'elle l'ignorait, personne ne s'étant jamais permis de fumer devant elle.

Si nos grand'mères ont connu cet âge d'or, cet état d'innocence et de nativité, il est probable que nos petites-filles, entraînées par le progrès, oseront non seulement frayer avec les fumeurs, mais partageront même leurs goûts dépravés.

On a commencé par tolérer la fumée pour ne pas faire fuir le fumeur, puis on s'est essayé à cette chose nouvelle, la cigarette, et on y a pris goût.

C'est de haut aujourd'hui que vient l'exemple, à l'étranger du moins, et peu de têtes couronnées échappent à la contagion du tabac.

La czarine, pour oublier sans doute les soucis et les craintes de l'heure présente, aime à rêver en lançant les spirales de sa cigarette, dans l'air embaumé de son joli boudoir, tout rempli de palmiers, petit coin de l'Alhambra transporté dans le Nord.

La reine de Roumanie porte en châtelaine à sa ceinture une boîte à cigarettes en or. Son excuse, s'il en est besoin d'une, c'est qu'elle écrit avec talent : ce n'est pas la reine, sans doute, c'est Carmen Sylva qui fume.

Moins discrète, la reine Marguerite d'Italie ne se cache même pas pour fumer et déclare que le tabac est la chose du monde la plus essentielle à son bien-être.

La reine régente d'Espagne donne ses préférences aux cigarettes égyptiennes dont elle fait une grande consommation, et c'est un plaisir pour le petit roi d'allumer les cigarettes de maman. Il est probable que S. M. Catholique, pervertie par ce mauvais exemple, n'attendra pas l'âge de raison pour fumer.

Et combien d'autres encore : la reine Nathalie de Serbie, qui possède un magnifique attirail de fumeuse ; Mme la comtesse de Paris qui n'aime que le tabac de la Havane, et sa fil'e, la reine de Portugal, qui fait venir ses cigarettes de Dresde.

Mais c'est à l'impératrice d'Autriche que reviendrait de droit la couronne, si l'on en décernait une dans ce concours de têtes déjà couronnées. Trente à quarante cigarettes par jour ne l'effraient pas, elle ne craint même pas, après son dîner, de tirer quelques bouffées d'un énorme cigare italien, et l'on dit que l'index et le pouce de sa main délicate portent les traces accusatrices de cet abus déplorable.

Tout au contraire, la reine Victoria est impitoyable pour les fumeurs, mais son âge nous permet sans irrévérence de la classer dans la catégorie des grand'mères, dont je parlais au début, et même dans celle des arrières grand'mères.

En présence de tant d'exemples illustres, de crainte de blesser peut-être quelqu'une de mes lectrices, je me contente de constater, sans critiquer, sans approuver surtout. Egoïsme peut être : c'est si désagréable de sentir fumer les autres, et si agréable de fumer soi-même.

\* \*

Cette fin de siècle aura du reste été pour la femme une ère d'émancipation, et le temps n'est probablement pas éloigné, où toutes les carrières lui seront ouvertes.

Les femmes qui ambitionnent d'être mises au même niveau que les hommes, ne prennent pas garde qu'il leur faut s'abaisser pour arriver là. Elles devraient méditer le conseil de Molière :

C'est par leurs beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

L'état du Kansas tient la tête dans cette voie de l'émancipation féminine, car on sait qu'en ce pays privilégié les femmes ont le droit de voter.

Il paraît que les abstentions ont été considérables dans les campagnes surtout. Quelques joyeux farceurs avaient fait publier partout, à son de trompe, qu'avant de déposer leur bulletin dans l'urne, les dames devaient déclarer à haute voix leur âge. Presque toutes les électriques ont reculé, prenant la chose au sérieux. Quant à celles qui ont affronté cette déclaration, la statistique constate que 90 % ont vingt-et-un ans, juste l'âge légal, tandis que les autres ont entre soixante-dix et cent ans.

Voyez à quelles belles conclusions peut mener la statistique. Cette donnée permettrait de conclure qu'au Kansas il n'y a pas d'âge intermédiaire entre vingt-et-un ans et soixante-dix.

En attendant qu'elles jouissent de leurs droits politiques, ce qui rendrait certainement plus rude encore le métier de candidat et n'aurait d'autre avantage que d'offrir de grandes ressources aux vaudevillistes, les femmes sont en passe de conquérir dans tout le monde civilisé leur place au soleil pour l'exercice des professions libérales.

Sans jamais se mettre d'accord, les partisans du pour et du contre pourront invoquer des arguments en faveur de leur cause.

Pourquoi donc après tout les femmes, qui savent si délicatement panser les blessures de l'âme et du corps, n'exerceraient-elles pas la médecine ?

Pourquoi donc les dames, qui passent pour avoir en général la langue bien pendue, n'exerceraient-elles pas le métier d'avocat ?

Ici pourtant il y aurait peut-être abondance nuisible de biens : on dit bavard comme une femme et bavard comme un avocat... le cumul serait peut-être dangereux.

\* \*

Puisque j'ai parlé des avocats, voici une anecdote qui nous vient d'Angleterre et qu'on donne pour authentique.

Devant un juge de ses amis, ce qui excuse la familiarité de la répartie, un avocat plaide et, naturellement, plaide longuement, quand un âne se mit à braire dans la rue.

—Parlez l'un après l'autre, dit le juge fort sérieusement : on ne peut vous comprendre tous les deux à la fois.

La plaidoirie finie, le juge à son tour prend la parole et l'âne recommence de plus belle. Alors poliment :

—Je demande bien pardon à Votre Seigneurie, mais il y a dans cette salle un tel écho qu'on saisit difficilement ses paroles.

\* \*

Lorsqu'en France avocats et juges se prennent à partie, ils y mettent d'ordinaire plus de délicatesse.

Dernièrement, au palais, le président s'était endormi profondément durant un plaidoyer trop long, et ses deux assesseurs

Imitaient son sommeil autour de lui rangés.

L'avocat qui avait la prétention, peut-être excessive d'ailleurs, d'être écouté, s'arrête net, et le silence succédant à ses périodes, réveille le président.

Alors l'avocat, bon enfant :

—Je disais, monsieur le Président, qu'il y a conscience à laisser ainsi ronfler M. le juge qui est à votre droite, car il va sûrement réveiller M. le juge qui est à votre gauche.

A. D'AUVILLE.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous offrons nos remerciements à qui de droit pour diverses publications récemment reçues, v. g. *Statistiques vitales des principales villes du Canada, Annuaire de l'Université Laval* pour l'année universitaire 1891-92, très utile et intéressant ; *Règlements et rapports* du Conseil d'hygiène de la province de Québec. Cet opuscule ci est surtout d'une utilité majeure, et nous en recommandons la lecture à tous ceux qui s'intéressent à cette question vitale.

Sous le titre d'*Homonymes français*, M. Chs Baillargé, ingénieur de la cité de Québec, membre de la Société Royale du Canada, publie une compilation, genre dictionnaire, qui ne manque pas d'un certain intérêt et pourra se révéler, à l'occasion, d'une réelle utilité. M. Baillargé est devenu familier avec ses ouvrages arides : c'est le deuxième, peut-être le troisième qu'il publie, si nous ne faisons pas erreur. C'est un service important, sans aucun doute, qu'il rend à notre langage, et que la suite du temps nous fera mieux apprécier.

Ce volume, bien fait, est sorti des ateliers typographiques de l'*Étudiant* et fait honneur à l'éditeur, M. F.-A. B.

L'éditeur Darveau, à Québec, publie un autre volume du même ouvrage et du même auteur : *Homonymes anglais*. Mêmes remarques.—J. S.-E.

Les amis sont des gens pareils aux parapluies. On ne les a jamais sous la main quand il pleut. — DE BANVILLE.

L'histoire de notre vie ne se compose pas de la totalité des jours que nous avons vécus, mais seulement des heures lumineuses ou tristes qu'ils contiennent.—BRUNETIÈRE.



## UN SOIR EN CANOT

Pour me charmer murmure encore,  
O mon aimable Saint-Laurent,  
Si tu veux que jusqu'à l'aurore  
Mon canot suive le courant.

Oui, que ta vague la plus tendre,  
Sous les frais baisers du zéphyr,  
A mon oreille fasse entendre  
Son plus harmonieux soupir.

Que j'aime, lorsque tout sommeille,  
Hormis l'étoile, qui, la nuit,  
Semble sur nous un œil qui veille,  
Rêver sur l'onde qui s'enfuit !

Que j'aime, quand je te caresse  
Amoureuusement de la main,  
Te voir, comme ému de tendresse,  
Soulever mollement ton sein !

Que j'aime, accompagnant ta vague,  
Voir, en déroulant leurs splendeurs,  
Tes bords se perdre dans le vague  
Des ténébreuses profondeurs !

Quelquefois, auprès de la rive  
Dont j'écoute les doux accords,  
Dans ma nacelle qui dérive,  
Au roulis des eaux je m'endors.

Tandis que, ravi, je contemple  
Les beautés sublimes des cieux,  
Ce grandiose et vaste temple  
Où par l'astre Dieu parle aux yeux ;

Tandis qu'un rocher, noir panache  
Narguant le front des horizons,  
A son épaule immense attache  
Une épauvette de rayons ;

Comme un doux coursier dont les rênes  
Flottent librement sur son cou,  
Dans la nuit sombre tu m'entraînes,  
Et me portes je ne sais où.

Ah ! que ton flot caresse encore  
Les flancs de mon léger vaisseau,  
Et me berce jusqu'à l'aurore  
Comme un enfant dans son berceau !

Et ne crains pas de me déplaire  
En me faisant suivre ton cours ;  
Car, partout, la rive m'est chère :  
Elle est le nid de mes amours.

*Albert Flandrin*

## LE PORTEFEUILLE

## RÉCIT D'UNE ROBE DE BAL

Du temps de l'histoire que je veux vous conter, j'étais une belle robe blanche, très fraîche, une robe aux volants de satin cachés sous un nuageux fouillis de dentelles. J'avais grand air. Le jour où elle me mit pour la première fois, la jeune Elise de B...., en s'admirant dans la glace, déclara *in petto* qu'elle n'avait jamais eu parure plus seyante.

Elise était une belle grande jeune fille dont les vingt ans fleuris, dédaigneux de l'ombre, voulaient pour s'épanouir les scintillements d'un bal et les agréments d'une toilette ravissante.

Comme elle était la fille unique et charmante d'un père fort riche, qui lui passait toutes ses fantaisies, — tenant ainsi à la distraire du vide de la maison paternelle, où, seule, une gouvernante anglaise remplaçait une bonne mère, morte trop tôt — Elise goûtait fort souvent le plaisir d'aller danser.

Cette Elise était, vous le voyez, une heureuse jeune personne. Le moindre de ses souhaits se trouvait exaucé avant même qu'elle se fût donné la peine de le formuler.

Un jour, elle eut le vague désir d'une robe de satin blanc et de dentelles, pour aller à un bal officiel ; je fus créée. Je sortis, véritable chef d'œuvre d'élégance et de grâce, des mains du célèbre couturier X.... (Je dois taire son nom ; je craindrais que mon indiscretion ne le fit se souvenir de moi... Et je suis si fanée, hélas !...)

A ce fameux bal officiel, Elise et moi, nous eûmes un succès énorme. On s'extasia sur le teint velouté de la jeune fille et sur la merveilleuse finesse de mon tissu ; elle, fut déclarée exquise, et moi, idéale.

Sur ce beau triomphe, je dormis six mois au fond d'un grand carton.

Une fantaisie d'Elise vint me tirer de ce long sommeil. Elle résolut de me faire paraître à un bal donné par la marquise de R...., cette aimable femme qui a eu le mérite assez rare de savoir vieillir sans jalouser cette jeunesse à qui elle ouvrirait ses salons avec une joie très franche.

Mais, dès que, tirée hors de mon carton par les mains de la femme de chambre, j'apparus aux yeux d'Elise, ce fut un cri : " Oh ! l'horreur ! Il faut m'arranger ça !... " Hélas ! j'étais déjà passée de mode !

Bien vite, on me porta chez une couturière qui s'engagea à me rajeunir et à donner un nouveau tour d'élégance à mes plis bêtement affaissés. Il fut également convenu qu'on renouvelerait mes dentelles. Le traité débattu, je restai aux mains de la couturière.

On s'empressa autour de moi, on me découisit, on me donna une coupe nouvelle, puis on me recousit.

Je me laissai faire docilement, heureuse d'être ainsi rajeunie. Puis, l'ouvrière qui s'occupait le plus particulièrement de moi me plaisait infiniment. C'était une grande jeune fille, à l'air triste et doux. Bien qu'elle n'eût que vingt et un ans, on lui en aurait donné presque vingt cinq, tant elle était sérieuse et fatiguée, avec son teint plombé par les veilles et son attitude douloureuse, qui lui courbait pitoyablement les épaules sous l'étoffe limée de son étroit corsage noir.

Elle sentait la pauvreté et le malheur. Tout un poème lamentable se lisait dans son regard et sur son front déjà coupé d'une ride profonde. Vraiment, cette jeune fille faisait peine à voir. D'autant plus qu'elle travaillait comme une fée ; c'est même à cause de son habileté qu'on m'avait confiée à elle. Elle me maniait si doucement, si délicatement, que le contact de ses doigts, tout piqués par l'aiguille, m'occasionnait une exquise sensation de bien être.

Un matin, comme les ouvrières arrivaient à l'atelier, j'entendis l'une d'elle dire à la maîtresse couturière :

— Vous savez, madame, aujourd'hui, il ne faut pas compter sur Marie pour la robe de mademoiselle Elise de B.... Elle doit demeurer auprès de son petit frère qui est très malade.

La maîtresse eut une affreuse exclamation de contrariété. Après réflexion, elle eut une subite résolution :

— Eh bien, dit-elle d'un ton décidé, qu'on lui porte cette robe au plus vite. Il n'y a plus à s'occuper que des garnitures, elle pourra certainement les poser chez elle. Elle est suffisamment soigneuse et habile pour que j'aie toute confiance en elle.

Ce qui fut dit fut fait.

Et voilà comment, moi robe de bal en satin blanc, ornée de dentelles et de rubans, je me trouvai un beau matin entre les mains de la pauvre Marie, dans une misérable mansarde sous les toits.

Bien misérable, en effet, la mansarde. A peine les quelques meubles nécessaires. Tout au fond de la pièce, deux lits grossiers, dans un desquels se trouvait couché un enfant de six à sept ans, tout grelottant de fièvre. Près de la porte, l'armoire au linge, un meuble lourd, aux pieds vermoulus. Deux chaises se faisaient vis-à-vis. La table de travail, — une table en bois blanc, — s'étalait, toute chargée de pelotons et d'objets nécessaires à la couture, dans la largeur de la fenêtre grande ouverte, exposée au plein jour tombant du ciel tout proche.

... Neuf heures du matin. J'étais étalée sur les genoux de Marie, qui ajustait mes volants d'une main habile. L'aiguille courait fièvreusement dans mes plis soyeux. Il n'y avait dans la chambre

d'autres bruits que ce léger cliquetis de l'outil contre le dé et le souffle court, légèrement oppressé, de l'enfant endormi tout au fond de la pièce dans l'ombre de son petit lit aux minables rideaux clos.

Soudain, une larme roula, perle brillante, sur un de mes volants... Marie pleurait.

Prise d'un subit accès de désespoir, qui lui envahissait le cœur, sans doute sous une poussée violente de douloureuses pensées, elle cessa de travailler, me posa sur la table devant laquelle elle se trouvait installée, et, se prenant nerveusement la tête entre les mains, elle éclata en sanglots... Ses pleurs, sans doute, éveillèrent le petit malade, car, tout à coup, une voix oppressée s'éleva, interrogative, du fond de la chambre.

— Pourquoi tu pleures, sœurlette, dis...

Et comme Marie ne répondait pas, l'enfant insista :

— Dis, sœurlette, pourquoi ?... Ben, alors, viens m'embrasser !...

Marie se leva et s'approcha du lit. Elle embrassa l'enfant et le câlina doucement pour qu'il se rendormit.

Lorsque le malade eut retrouvé le sommeil, Marie s'immobilisa à le contempler avec une lueur d'infinie mélancolie dans ses prunelles mouillées. Et je l'entendis qui murmurait tout bas, par phrases entrecoupées :

— Mon cher petit Pierre !... Dieu veuille te guérir et me donner la force d'accomplir bravement la tâche qui s'est imposée à moi, depuis que, nos parents morts, je suis restée ta seule protectrice... Mais qui sait si le chagrin et les fatigues ne viendront pas à bout de mon courage ! J'ai tant souffert déjà !... Le métier est si rude et l'argent si difficile à gagner !... Ah ! si j'avais quelque argent, tu ne souffrirais plus, va, cher petit, et je te ferais soigner, tu guérirais ; et je ne pleurerais plus...

Son regard humide fit désespérément le tour de la chambre et vint s'arrêter sur moi, nonchalamment affaissée sur la table de travail, dans la neige éblouissante de mes volants.

... Et ma robe ?... reprit alors Marie. Il me faut la finir promptement, si je veux toucher ma paye. Et j'en ai tant besoin pour acheter quelques médicaments à ce cher petit Pierre... Puis le loyer ! Je dois deux termes déjà... Qui sait si bientôt on ne nous mettra pas dehors !...

Marie poussa un profond soupir et vint se remettre au travail. A peine y était-elle qu'on frappa à la porte. Grande fut sa surprise, lorsqu'ayant été ouvrir elle se trouva en présence de deux dames : mademoiselle Elise de B.... et sa gouvernante.

— Mademoiselle, dit Elise en présentant à la jeune ouvrière un petit paquet élégamment attaché par des faveurs, je vous apporte les dentelles dont vous aurez à garnir ma robe. Comme je tenais à ce qu'elles fussent posées sans retard, et que je savais par votre maîtresse que ma toilette était ici, je n'ai pas hésité à monter chez vous...

Si mademoiselle Elise n'avait pas été une personne aussi bien élevée et gracieuse, également polie avec les gens de son monde et les malheureux, elle aurait certainement ajouté : "... mais c'est bien haut, chez vous," car elle était tout à fait essoufflée de l'ascension des six étages. Marie offrit les deux chaises de son logis et, tandis qu'elle reprenait haleine, mademoiselle Elise jetait des regards discrets autour d'elle, prise de pitié pour la navrante misère qu'elle devinait. Son bon cœur se serra à la vue du petit Pierre ; et à voir les yeux rouges de l'ouvrière, elle comprit que la grande sœur avait pleuré tout récemment.

Lorsqu'elle eut terminé la petite étude de ce drame intime, elle se promit bien d'y intervenir d'ici quelques jours, en jouant aussi son petit rôle, sous couleur de Providence. Puis, au moment de partir :

— N'oubliez pas, mademoiselle, dit elle à Marie, que je compte sur ma robe pour huit heures, ce soir... neuf heures au plus tard...

— Soyez tranquille, mademoiselle, répondit respectueusement l'ouvrière ; je vous la porterai dès qu'elle sera terminée ; vous l'aurez sûrement vers neuf heures.

Alors, ayant remercié Marie de son hospitalité, mademoiselle de B.... s'en alla avec sa gouvernante, une respectable *mies* à l'allure guindée.

Demeurée seule, Marie se remit de nouveau à son ouvrage, qu'elle eut tout juste terminé à près de neuf heures du soir.

Tout à coup, comme elle retournait ma jupe pour arrêter un pli à l'envers, elle eut une légère exclamation d'étonnement.

La lourdeur de ma poche l'avait frappée. Elle y porta la main et en retira... quoi?... Je vous le donne en mille... Un portefeuille!... Oui, un portefeuille. Et le plus fort, c'est que l'ayant machinalement ouvert, elle y trouva... quoi?... deux billets de banque de cinq cents francs chacun!

La première minute de surprise passée, Marie replia soigneusement les billets et les réintégra dans le portefeuille. Puis, elle glissa celui-ci dans sa poche, d'un mouvement tout naturel d'honnêteté, sans qu'aucune tentation mauvaise vint faire trembler son bras.

Mais le léger contact de ses doigts sur mon satin établissait entre nous une sorte de courant électrique, qui me mettait à même de suivre le développement de ses pensées. Je pouvais comprendre que la vue du portefeuille avait réveillé en l'esprit de Marie de tristes préoccupations d'argent, que l'activité et le travail y avaient endormies. Elle songeait que ces mille francs, qui n'étaient rien pour mademoiselle de B..., représenteraient pour elle la guérison du petit Pierre, le calme, presque le bonheur.

En même temps et tandis qu'elle me pliait soigneusement, la détente de ses nerfs était suivie d'une pluie chaude de larmes silencieuses.

Quelques-unes d'entre elles roulèrent sans qu'elle s'en aperçût sur mon satin, qui refusa de les absorber, elles y demeurèrent à l'état de perles claires, scintillantes, comme des diamants, donnant l'illusion d'une parure dont moi seule savais le prix.

Ce soir-là, mademoiselle Elise eut au bal un triomphant succès, dont, ma modestie en dû elle souffrir, je dois avouer que j'eus très large part. Il est de fait que j'étais tout à fait ravissante. J'avais le bel air de sérénité des consciences satisfaites et je nourrissais un projet qui me rendait très fière. Mon satin rayonnait, mes dentelles frémissaient doucement, mes volants avaient des souplesses charmantes... Les larmes tombées des yeux de la jeune ouvrière et figées en perles sur mon tissu neigeux, rehaussaient encore mon éclat naturel. Sous la clarté des lustres, elles s'irisaient et tiraient les regards.

Mademoiselle Elise, qui, préoccupée jusqu'alors par la hâte de son départ de la maison paternelle et la fièvre de son entrée au bal, ne s'en était pas aperçue, les remarqua tout à coup :

"Que signifiaient ces petites taches brillantes, claires comme des gouttes d'eau?..."

Mademoiselle Elise n'avait pas sa pareille pour résoudre un problème. Elle eut vite compris que ces soi-disant perles n'étaient que des larmes tenaces qui avaient refusé de sécher. Brusquement, comme dans un rayon de lumière qui dissipa les doutes qu'elle eût pu conserver, elle revit les yeux rougis et l'air malheureux de la pauvre ouvrière qui avait orné sa robe...

J'ai déjà dit, je crois, que c'était une jeune personne de grand cœur. Comme telle, elle s'émut et songea toute désolée :

"... Qu'est-il arrivé, et est-il donc trop tard pour secourir ces malheureux!..."

Voilà Elise toute troublée par cette vision de l'ouvrière plongée dans l'affliction. Dans le même instant, portant la main à sa poche pour y prendre un fin mouchoir brodé, dont elle voulait s'essuyer les yeux, elle sentit sous ses doigts un corps dur qu'elle retira étonnée :

"Qu'est-ce?... Tiens, mon portefeuille!..."

L'ayant ouvert, elle y trouva les deux billets de banque et sa pensée, très rapide, fut celle-ci : "Dès demain, j'enverrai cet argent à la pauvre fille..."

Et comme elle demeurait pensive, le portefeuille entre les doigts, elle entendit tout à coup une voix murmurer près d'elle :

"A quoi songez-vous donc, mon enfant?..."

Elise leva la tête : madame de R..., debout devant elle, la considérait en souriant.

Cédant à un irrésistible élan, Elise conta, de sa voix douce, l'histoire de Marie.

Durant le récit, un auditoire de jeunes femmes s'était formé, entourant mademoiselle de B... Le dernier mot fut accueilli par un murmure d'intérêt et de pitié, tandis que madame de R... demandait déjà à Elise :

"Quelle est votre intention, mon enfant ?"

— Lui envoyer ces mille francs, tout simplement répondit la jeune fille.

— Très bien ; alors, joignez y ceci... dit la maîtresse de la maison en présentant son offrande.

— Et ceci... dit une autre dame en l'imitant.

— Et ceci... dit encore une autre.

Et, spontanément, chacune des personnes présentes voulut grossir la somme...

Le lendemain, Marie recevait cinq mille francs, avec cette mention discrète : "Pour guérir et élever petit Pierre."

EDGY.

## NOS ECOLIERS

C'est bien le temps de dire : voilà le commencement de la fin. La fin des belles, des joyeuses, des trop rapides vacances, le commencement d'une longue... longue année scolaire. Quel contraste !

Allons, écoliers obéissants, faites vos malles, arrachez vous aux douceurs du foyer paternel, aux affectueuses sollicitudes de la famille, aux charmes de vos amusements et entendez la voix amie de vos supérieurs qui vous commandent le retour.

Oh ! que le "retour au collège" est quelquefois accompagné de larmes et de soupirs, d'illusions brisées, de rêves évanouis !

Dès l'apparition de septembre, toute la gent écolière est mise sur pied, c'est un branlebas général. Il faut reprendre le chemin de l'*Alma Mater* ; il faut retourner à ses livres que les vacances ont mis à l'oubli. Adieu liberté d'un jour ! Adieu plaisir et repos, goûtés loin de l'œil vigilant du professeur !

A cette heure fatale, quel combat se livre dans tous ces jeunes cœurs ! L'amour filial proteste contre l'abandon des parents. Les séductions du monde ouvrent à ces regards éblouis des horizons pleins de bonheur. Ils se sentent entraînés dans le tourbillon des fêtes, et la perspective, pas belle du tout, d'une année de réclusion, sous la verge d'un règlement sévère, leur fait chérir davantage les joies cueillies aux heures de l'émancipation... D'un autre côté, le goût de l'étude l'amour du travail, la soif de connaissances, l'attachement au professeur les rappellent bien vite au sentiment du devoir.

Voyez aussi avec quel empressement ils répondent à l'appel. Tous les jours, c'est par centaines que nous les voyons passer à Montréal, pour d'ici prendre la route de leur collège respectif. A leur démarche étudiée, leurs allures animées, leur figure intelligente, on les reconnaît aisément. Mais un signe particulier qui établit une distinction plus tranchée entre eux et le peuple qui les conçoit, c'est le costume, plein de dignité, dont ils sont revêtus. Et l'antique casquette, crânement posée sur le coin de l'oreille, ajoute encore à l'élévation de leur personne...

Partez, jeunes gens, l'espoir de l'avenir, pour confier les secrets de vos destinées à la sagesse et à l'habileté de vos supérieurs. Partez, votre *Alma Mater*, cette mère bienfaisante, vous tend les bras. Pour vous ces trésors de science et de vertu que l'esprit de dévouement et de sacrifice a accumulés dans son sein. Ouvrez les portes de votre âme aux flots d'amour qui y débordent pour vous. Et pour recueillir une plus ample moisson de joie et de bonheur dans ce séjour béni, imsolez sur l'autel du devoir la nonchalance qui paralyse les plus généreux efforts, et l'ingratitude qui flétrit vos plus nobles facultés. Laissez façonner votre intelligence aveugle, votre volonté rebelle.

Puisse cette année nouvelle être, pour vous, riche en importants résultats.

Où, que le ciel féconde ces jeunes intelligences, et greffe dans ces cœurs l'amour du travail. Que l'on ne rencontre plus de ces enfants qui ne font que passer dans un collège sans s'enrichir des trésors dont on a voulu les combler, et qui sont comme des terres incultes que l'on remue en vain.

Que cette belle phalange de jeunes, s'initie avec constance, à l'art de combattre les bons combats, qu'elle se pénètre bien de sa glorieuse mission, qu'elle prépare les jours de l'avenir, c'est le plus doux espoir de la religion et de la patrie.

Donc, courage et succès braves écoliers !

J. G. Brissonault

## ETYMOLOGIES

### BEAUCE

La Nouvelle Beauce ou tout simplement la Beauce est cette partie du Bas-Canada située à environ dix lieues au sud de Québec et s'étendant, le long de la rivière Chaudière, vers la frontière américaine, dans le Maine. Ce nom significatif lui a été donné en souvenir de ce petit coin de la France, célèbre par la fertilité de ses terres, qui portait le nom de "Beauce" et qui a fourni au Canada plusieurs de ses hardis et entreprenants colons.

### NAPIERVILLE

Vers 1789, se trouvait au Canada un général de l'armée anglaise du nom de Gabriel Christie, propriétaire des trois seigneuries De Léry, Sabrevois et De Beaujeu. Par son testament, fait le 13 mai 1789, il laissa la plus grande partie de ses biens à son fils légitime Napier Christie Burton, qui devint lui-même lieutenant général dans l'armée anglaise et donna son premier nom au comté de Napierville.

### SAINT-FRANÇOIS DE BEAUCE

L'un des premiers seigneurs de la seigneurie Rigaud-Vaudreuil, située à l'endroit où s'élève aujourd'hui Saint-François de la Beauce, fut Pierre-François Rigaud de Vaudreuil, gouverneur de Montréal.

En 1765, on donnait déjà le nom de *Saint-François d'Assise* à cette seigneurie. Ce nom de *François* a dû naturellement s'imposer par respect pour le seigneur de Vaudreuil qui portait ce nom de baptême, ou bien encore en souvenir du premier missionnaire qui portait le nom de François Carpentier. Il a été confirmé en 1784, par Mgr Briand, évêque de Québec, sur requête à lui présentée par Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, nouveau seigneur de Vaudreuil, et ses censitaires. La lettre de l'évêque déclare qu'il confirme "par les présentes la dénomination qu'on avait depuis longtemps donnée à cette paroisse."

### SATIGAN

Le territoire qui porte aujourd'hui le nom de Beauce s'appelait autrefois aussi *Santigan* ou *Sartigan* selon les Anglais. C'est un nom d'origine sauvage, dont nous ne connaissons point d'une manière certaine l'étymologie et l'origine et qui, dans les vieux actes de notaires ou autres, s'écrivait : *Mesakigant*, *Asokigant*, *Méchakiganne*, *Kekakan*, *Satigan*, *Satikant*, *Santigan*. Le peuple, croyant, sans doute, que c'était le nom d'un saint disait : Saint-Igan, de même qu'il disait : *Saint-Morissette* pour Somerset et *Saint-Roustaud* pour Sarasto.

P. G. R.

## PRIMEUR

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous publierons, prochainement, un dessin à la plume de M. Charles Huot, notre peintre national, ancien élève du célèbre peintre français, Cabanel.

La publication de ce dessin sera tout un événement artistique.



## SONNET

AU SUJET DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE DE  
MONTREAL

O Pape, si jamais un pouvoir despotique  
Te force de quitter tes sublimes autels  
Et d'errer au hasard loin du sacré portique  
Où la foule se presse en des jours solennels,

Contemple encore un coup la vieille basilique,  
Ton superbe palais et les murs éternels  
De la grande cité ; puis, loin du sol antique,  
Va continuer en paix tes destins immortels.

Vois, pour te consoler de tant d'ingratitude,  
La foule des enfants qu'une sainte habitude  
A courbés sous tes lois aux bords du Saint-Laurent.

Chacun à la grande œuvre apporte son obole ;  
Saint-Pierre élève en l'air sa splendide coupole.  
Ils bâtiraient pour toi le nouveau Vatican !

LOUIS TESSON.

## NOS GRAVURES

CATASTROPHE A NEW-YORK

Samedi après-midi, le 22 août dernier, sur la *Park Place* près de Greenwich street, New-York, une énorme construction à cinq étages, connue sous le nom de bâtisse Taylor, s'est écroulée tout d'un coup, comme minée par la dynamite. Il y avait là de cent cinquante à deux cents personnes au travail, hommes, femmes ou enfants.

Un bruit sourd comme celui d'une explosion précéda l'effondrement. Bon nombre de passants se virent pris au milieu des débris, de briques, bois et autres matériaux, pendant que des demeures et des magasins avoisinants chacun paraissait aux portes pour contempler cette ruine, entendre les gémissements des victimes expirant au milieu des décombres. Les pompiers maîtrisèrent vite l'incendie qui s'était allumé, et puis des centaines de personnes se mirent à chercher les pauvres ensevelis. Il y en eut bien peu de sauvés pourtant : la plupart des corps arrachés aux ruines étaient sans vie.

On compte cependant plusieurs sauvetages merveilleux.

On estime à une centaine le nombre des tués, tous employés dans le bâtiment effondré.

La cause du sinistre est un mystère. On avait d'abord parlé d'explosion de bouilloire : il a été reconnu depuis qu'il n'existait pas de bouilloire dans tout le bâtiment. L'impression générale est que le feu aura pris dans la benzine, au milieu d'un dépôt de produits pharmaceutiques qui se trouvait là, et qu'il s'en sera suivi une explosion à laquelle l'édifice n'aura pu résister.

Cette déplorable catastrophe devra faire réfléchir maints architectes et servir de préventif contre certaines audaces ou imprudences de construction.

J. S. E.

L'AMIRAL CLANWILLIAM

L'amiral Clanwilliam, dont nous publions aujourd'hui le portrait, a été l'organisateur des belles fêtes données en Angleterre en l'honneur de l'escadre française. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, grand, robuste, dont les traits, pleins de douceur en même temps que de fermeté, inspirent tout de suite la sympathie.

Marin de premier ordre, l'amiral Clanwilliam a été investi, dans le cours de sa carrière, de nombreuses missions qui l'ont mis en vue et désigné à l'attention de ses chefs. Il doit surtout à ses hautes qualités d'administrateur le poste de commandant en chef de Portsmouth (Angleterre).

poste qui n'est pas sans analogie avec celui de préfet maritime en France.

Lady Clanwilliam assistait son mari avec une bonne grâce parfaite, et son affabilité en même temps que le charme de sa personne ont grandement contribué au charmant souvenir que les officiers français garderont longtemps de leur voyage à Portsmouth.—F. M.

L'AMIRAL GERVAIS

Depuis qu'a commencé le voyage de l'escadre du Nord, depuis les réceptions enthousiastes et les fêtes de Copenhague, de Stockholm, de Cronstadt et de Portsmouth, le monde entier a appris à connaître le nom de l'amiral Gervais, devenu, à son tour hiérarchique, commandant en chef de l'escadre française de la Manche.

Les services qu'il a rendus lui ont conquis la faveur publique. Résumons d'abord ses états de service.

Le contre-amiral Gervais est né le 19 décembre 1837 ; entré au service en 1852, aspirant le 1er avril 1854, enseigne le 1er avril 1858, lieutenant de vaisseau le 18 octobre 1862, capitaine de frégate le 23 janvier 1871, capitaine de vaisseau le 8 mai 1879, il devint contre-amiral le 9 septembre 1887.

Il fut nommé peu après commandant en chef de la division navale cuirassée du Nord et commandeur de la Légion d'honneur.

M. Gervais n'avait donc pas encore cinquante ans lorsqu'il a été promu à son dernier grade.

Il porte le no. 5 de la liste d'ancienneté des officiers de ce grade, et est avec les contre-amiraux Humann, Dupont, Fournier et Maigret, — ces deux derniers nommés récemment, — l'un des plus jeunes des contre-amiraux français.

Durant toute sa carrière, ses rares qualités l'ont fait remarquer. Après s'être distingué d'une manière exceptionnelle durant le siège de Paris, il s'est montré à la mer excellent commandant et du *Duchaufaut* et de la *Triomphante* et de l'*Amiral Duperré*.

Attaché naval à Londres à l'époque où l'amiral Pothuau y était ambassadeur, il s'y mit hors de pair et fut bientôt après choisi comme chef d'état-major de l'amiral Krantz, devenu ministre de la Marine, et chacun rend justice à cette administration qui fut féconde.

Travailleur infatigable, homme de devoir austère, l'amiral Gervais est un chef adoré de ses subordonnés. Sous les dehors de l'homme du monde accompli, se cache un cœur de patriote ardent, sincère, enthousiaste. Ce marin, qui a charmé tout le monde durant le triomphal voyage, a, malgré ses cinquante-trois ans, l'allure juvénile et vaillante. Il est avec cela d'une modestie telle que jamais il n'a consenti à donner son portrait à personne.

Il ne nous en voudra pas si nous sommes parvenus à nous le procurer ; il est bon que chacun connaisse les loyaux serviteurs de la France.

## LES AVENTURES DE BÉBÉ

IV

UN MARIAGE DE BÉBÉ AU COLLÈGE

Bébé quitte enfin l'école du village pour aller au collège de la ville voisine. Au départ, il est très heureux et regarde ses autres camarades de toute la hauteur de sa petite taille. On lui a dit qu'au collège tout allait bien, on devenait un grand savant sans se donner la peine d'étudier ; cela lui fait bien plaisir, car il n'a jamais connu de plus grands ennemis que ses livres de classe, si ennuyeux et si dégoûtants !

Arrivé au collège, il ne tarda pas à s'apercevoir que cela n'était pas ainsi. Il voit aussi les professeurs manger des raisins et d'autres mets et fruits, pendant que lui doit avaler un morceau de pain sec.

Pendant longtemps il réfléchit pour découvrir la manière, ou plutôt la méthode à employer pour

arriver à manger les raisins des professeurs, sans courir le risque d'être puni. Il se posa la question mathématiquement sans en trouver la solution pendant plus d'un mois.

Un dimanche, il était à la messe ; avant le sermon, monsieur le curé lut deux publications de mariage. Après chacune il ajouta ces paroles :

« Celui qui connaît quelque empêchement à ce mariage est tenu de m'en informer, mais qu'il parle maintenant, ou ensuite qu'il se taise. »

Bébé a maintenant trouvé la manière de se régaler aux dépens des professeurs. Avant l'heure du dîner, il entre au réfectoire et voyant une pleine assiette de raisins, il fait la publication suivante :

« Il y a promesse de mariage entre ce raisin et ma bouche ; celui qui connaît quelque empêchement est tenu de parler maintenant, ou ensuite qu'il se taise. »

Personne n'ayant parlé ; le mariage eut lieu. Cependant un témoin avait assisté à cette scène. Ce témoin était le Principal du collège qui était caché derrière un rideau de la salle.

Le lendemain matin, le Principal arrive dans la salle d'étude avec une baguette à la main, et, montant sur la chaise du professeur, il tient le langage suivant :

« Il y a promesse de mariage entre cette baguette et le derrière d'un enfant qui se permet de manger les raisins de nos professeurs ; celui qui connaît quelque empêchement est tenu de parler maintenant, ou ensuite qu'il se taise. »

Bébé se lève aussitôt et dit :

—Moi, monsieur le Principal, je connais un empêchement.

—Lequel ?

—C'est que les partis ne sont pas d'accord.

—Bien ! pour une si bonne raison, le mariage n'aura pas lieu ; mais je vous prie de ne pas recommencer, car alors nous ne ferons pas tant de cérémonies.

Bébé est très content de s'en tirer ainsi, et sa contrition est si parfaite qu'il forme le bon propos de recommencer aussitôt que l'occasion se présentera.

A la table du collège, on avait un vin si clair que l'idée vous venait tout de suite qu'il devait contenir une quantité plus que suffisante d'eau. Les professeurs, au contraire, avaient du très bon vin. Bébé prit la ferme résolution de se procurer du bon vin des professeurs ; et de temps en temps il alla visiter la cave, pendant que les autres dormaient. Seulement, ses visites se répétèrent tant de fois qu'on finit par s'apercevoir qu'on volait du vin. Un professeur fut chargé de se cacher dans la cave afin de découvrir le coupable.

Bébé ne se méfiait pas d'une pareille traîtrise et fit sa visite accoutumée. Lorsqu'il est entré, le professeur le saisit et lui coupe, avec des ciseaux, une mèche de cheveux, pensant bien le reconnaître, le lendemain, à cette marque.

Bébé avait tremblé un moment, mais lorsqu'il vit qu'on le laissait aller, il revint au dortoir ; prenant une paire de ciseaux dans sa boîte à ouvrage, il coupe une mèche de cheveux à tous ses camarades endormis.

Qui fut étonné le lendemain ! C'est bien monsieur le professeur qui voyait tous les collégiens ayant la même marque, et ainsi il était impossible de reconnaître l'auteur du larcin.

Cette fois encore, Bébé en fut quitte pour la peur. Mais il ne revint plus faire ses visites aux bouteilles de la cave.

V

LE FRÈRE DE BÉBÉ

Bébé a encore un autre frère plus jeune que lui, qui fréquente l'école du village. Ce plus jeune frère est aussi amoureux de l'étude que Bébé lui-même.

Son père lui demandait un jour :

—Eh bien ! Bernard, dis-moi un peu ce que tu fais à l'école.

BERNARD—Papa, à l'école je ne fais rien.

LE PÈRE—Comment, tu ne fais rien. Pourtant, tu ne restes pas inactif pendant les six heures de classe ?

BERNARD—Papa, je ne reste pas inactif, mais je ne fais rien.

LE PÈRE—Je crois que tu ne me comprends pas. Je ne veux pas dire si tu fais quelque chose de mal, mais je te demande si tu fais beaucoup de travail. Réponds-moi sans crainte, et dis-moi clairement ce que tu fais à l'école.

BERNARD—Papa, j'attends qu'on sorte.

LE PÈRE—Mon cher ami, si tu continues d'attendre cela, je vais te faire retenir tout le jour.

Bernard pleura, la maman traita son mari de barbare, ne se plaisant qu'à voir couler les larmes de ses enfants.

—Le petit, dit la mère, est jeune, et *il en fait des siennes*.

LE PÈRE—Tu veux dire qu'*il en fait des siennes*.

LA MÈRE—Tu crois alors que je n'ai rien à souffrir de toi ?

LE PÈRE—Eh bien ! *le petit en fait des nôtres*, et laissez moi en paix.

Bernard avait déjà séché ses larmes, et sautait avec ses camarades.

PAUL CALMET.

Armissan (France)

NOS DÉCORÉS

Le silence s'est fait déjà sur les fêtes hospitalières données à Tourouvre, et voici nos vaillants soldats du Pape rentrés dans l'ombre pour un temps encore.

Pour un temps encore, nous ne reverrons plus le commode, gracieux, élégant uniforme et toutes ces figures qui, sous le képi, reflètent quelque chose de glorieux vraiment, et semblent se piquer d'honneur.

J'ai examiné attentivement ce groupe de braves, offert au public par le MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques semaines. Parmi tout cet ensemble de traits plus ou moins bien dessinés—vu les difficultés que présente toujours pour l'artiste ce genre de travail en plein air,—j'ai bien vite reconnu un visage que, souvent, autrefois, j'ai vu sombre, brusque, bourru, mais que j'aimais ainsi.

Que de souvenirs sont alors passés entre la gravure et mon regard !...

Le soir, j'ai pris, sur un rayon de ma bibliothèque, un vieux volume sans titre, sans nom d'auteur, parce que la page du texte en est depuis longtemps détachée ; et fièrement, sans reprendre haleine, je l'ai parcouru de la première page à la dernière.

J'ai voulu remettre dans ma mémoire les différents incidents qui ont donné naissance à ce généreux mouvement chez les *jeunes* de 1868 ; relire lentement encore tous leurs noms, les suivre à travers leur voyage, les voir acclamés partout, durant le trajet, par des foules transportées et émues ; m'arrêter aussi aux diverses étapes de leur campagne, sentir avec eux les douceurs de la protection toute spéciale et particulière que leur a accordée l'immortel Pie IX : toutes choses recueillies et habilement racontées par un vif talent de maître.

Je n'ai pas l'intention d'essayer de mon propre style pour chanter aussi les louanges des zouaves pontificaux canadiens : tout ce que j'en pourrais écrire resterait bien au-dessous et de mes impressions et de mes sentiments. D'ailleurs, du savant prédicateur à l'érudite publiciste, chacun a su soulever par des notes puissantes, des paroles profondément sensibles, lors de la remise de cette décoration papale, l'enthousiasme encore vivace de ces années 1868-1871, la sympathie encore toute chaude que se sont attachées, alors, de tous côtés, ces défenseurs de la plus noble des causes.

Mais il appartient peut-être, à une plume de femme de dire sur ce dernier événement du 18 août un dernier mot, de répéter, avec une légère variante, en admirant le bronze ornant la poitrine de nos nobles croisés :

"Salut, honneur à la troupe de braves  
"Qui des saints lieux a gardé le rempart !"

HERMANCE.

LA LANGUE FRANÇAISE

Alphonse Daudet avait reproché au jeune poète russe, C. Hulewicz, de ne pas écrire ses œuvres dans sa langue natale. Voici la réponse— inédite— de l'auteur de *Passionnel* et de *Suprême folie* :

A ALPHONSE DAUDET

Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—  
C'est qu'on l'a ciselé d'azur et de cristal.  
Si j'écris le français, c'est qu'il est pur et tendre,  
Et que sans le savoir le cœur peut le comprendre.  
Il est subtil et clair, et plein de mots brûlants,  
Si j'aime le français, c'est qu'il parle à mon âme,  
Que je m'y sens à l'aise, et que seul il est femme.

Si j'écris le français,—et je l'écris bien mal,—  
C'est pour vous dire, à vous, ô maître sans égal,  
Que j'aime éperdument votre œuvre de génie  
Et de votre talent la souplesse infinie.  
Si je lis le français, ô sublime écrivain,  
C'est que j'y crois trouver mon idéal divin ;  
Et ce vers héroïque exprime ma croyance :  
"Chacun a deux pays : sa patrie et la France !"

Venant à la même heure que les fêtes de Cronstadt, ces vers prennent une signification particulière. Tout Français doit en être heureux.

J.-A. C.

LE RETOUR DE L'HIVER

Tu es homme aujourd'hui, et voilà l'hiver.

On en était aux derniers jours de novembre, et la famille réunie autour du foyer écoutait avec un religieux silence le vent siffler dans la forêt et la pluie glacée battre les vitres.

En entendant les paroles du père, Paul, l'aîné de la famille, comprit qu'il venait d'avoir quinze ans ; que la récolte n'avait pas été bonne, que le pain manquerait peut-être pendant l'hiver et que l'on ne serait pas fâché d'avoir une bouche de moins à nourrir.

—C'est bien, dit-il, je partirai.

Il partit en effet le lendemain, le cœur gros en voyant pleurer sa mère qui voulait cacher ses larmes et n'y réussissait pas. Il tourna plusieurs fois la tête du côté de la chaumière, qui disparaissait peu à peu dans le lointain.

Paul n'avait jamais couché sous un toit étranger ; il avait reçu chaque soir les caresses de sa mère, et s'était agenouillé chaque dimanche dans la petite église de son village. Maintenant...

Du village à la grande ville, la route fut longue et pénible ; les chemins étaient durs, la brise froide. L'écu blanc, que la mère avait glissé dans le gousset de son habit, fut bientôt dépensé.

Paul arriva enfin. Cette ville superbe qu'il avait entrevue tant de fois dans ses rêves, lui apparut plus belle et plus resplendissante encore. Pendant plusieurs heures, il prit un plaisir extrême à parcourir les rues, s'arrêtant devant les riches vitrines des magasins, contemplant avec un œil de convoitise les mets succulents étalés dans les boutiques des charcutiers. Il s'aperçut alors qu'il avait faim, et il pensa tout à coup qu'il n'avait plus d'argent.

—Peu importe, se dit-il, ces gens là sont riches, ils me donneront à manger, et il entra résolument dans la boutique.

On lui répondit :

—On ne fait pas la charité à un homme, travaille.

—C'est vrai, dit-il, je suis un homme, mais j'ai faim.

Partout la même réponse, partout on lui disait : travaille, et cependant on lui refusait de l'ouvrage.

Pauvre Paul, comme il regrettait le foyer, le souper du soir, le bon feu de la cheminée, et, en voyant défiler les riches équipages, en entendant les chants des heureux du monde, il se disait :

—La neige tombe, voilà la nuit, et je n'ai pas mangé depuis hier, et je vais mourir de froid.

—La charité, s'il vous plaît, j'ai froid, j'ai faim.

Un somptueux équipage passait en ce moment ; la voiture s'arrêta, et une petite tête blonde en sortit, criant :

—Il a froid, il a faim, et c'est ma fête aujourd'hui, tiens papa, amène-le avec nous, on lui don-

nera un bon souper, c'est ma fête, vois-tu... viens, viens mon petit ami.

Elle tendit la main à Paul qui, sans rien comprendre, sauta dans la voiture.

Paul n'y comprend plus rien ; depuis trois jours il vit dans cette maison, somptueuse demeure d'un riche. La fièvre le dévore, la faiblesse le retient au lit, mais à chaque demi-heure la petite fille à la tête blonde lui apporte des bonbons, vient lui dire bonjour, et ne part jamais sans l'embrasser.

—Nous le garderons, cet enfant, dit à chaque instant la petite Lucie à son père. Vois comme il est beau, il a les yeux si tristes... il a les cheveux blonds comme moi, allons, dis, petit père.

Et le père de répondre :

—C'est bien !

\* \*

Sept ans se sont écoulés. Paul est devenu un homme véritablement, Lucie est une grande fille. Lucie depuis quelques jours dit : "monsieur Paul," lui, dit : "mademoiselle Lucie."

Pauvre Paul ! Elle est riche, il est pauvre ; elle appartient à une grande famille, il est fils de pauvres paysans ; il l'aime, mais elle...

C'était encore un soir nuageux et pluvieux de l'automne.

—Je pars demain, pour la France, dit Lucie.

Et comme les larmes coulaient des yeux de son frère elle ajouta :

—Ne pleure pas, je reviendrai dans quatre ans.

Quand le grand bateau emmenant la petite sœur s'éloigna du rivage, quand la grande voile blanche eut disparu dans le lointain, Paul, toujours debout sur la rive, se frappa la poitrine en murmurant :

—Je suis homme et voilà l'hiver.

\* \*

L'hiver ! C'est la fin de nos illusions et l'éroulement de nos châteaux en Espagne. C'est la fleur qui se fane, l'espoir qui s'envole, le cœur qui se déchire. L'hiver, c'est le vent qui mugit dans la forêt, qui chasse les feuilles des arbres, qui fait trembler le viellard. L'hiver ! c'est l'effroi du malade, la terreur des malheureux. C'est l'absence de ceux qu'on aime, de ceux qui nous quittent. C'est la trahison d'un ami, un sourire perfide, un retour sur le passé. C'est l'homme qui contemple ses cheveux blancs, qui regarde les rides se creuser sur sa figure, les forces l'abandonner.

L'hiver, c'est le départ ! Et en la voyant partir, elle, celle que l'on aime, qui occupe notre sommeil, qui fait le sujet de nos rêves, on pleure et on se dit : "Qu'importe la durée de l'absence, qu'importe le retour, si mon cœur reçoit une blessure incurable qui saignera toujours ! Qu'importe le retour si la vie s'est éteinte dans mon âme, sans espoir de guérison !"

N'a-t-on pas vu souvent, dans le désert, des hommes prier le ciel de leur envoyer quelques gouttes d'eau et se laisser mourir de soif au bruit du clapotement de l'eau dans les rochers ?

N'a-t-on pas vu des aventuriers parcourir le désert, souffrant de la faim et des privations de tout genre, pour amasser un peu d'or et se laisser mourir auprès des placers ?

Ils avaient trop souffert, et en face du bonheur qui leur avait coûté tant de larmes et tant de sacrifice, ils se laissaient mourir !

Pauvre Paul, Lucie reviendra un jour, mais ton cœur est brisé. Il ne sera plus temps. Tu chantais autrefois :

"La voir.....  
C'est la lumière et c'est la flamme,  
Mais son absence c'est la nuit."

La nuit ! l'hiver !  
Ne pleure pas.

*Mathias Pelissier*



L'ESCADRE FRANÇAISE A PORTSMOUTH.—RÉCEPTION PAR S. M. LA REINE VICTORIA DES OFFICIERS FRANÇAIS, A OSBORNE—(L'Illustration)

CHANT IMPÉRIAL RUSSE (POUR PIANO ET CHANT)

Lwofe

CHANT. Grave.

Dieu sau - ve l'em - pe-reur Sou - tient sa gloi - re Garde - sa mé -  
 Бо - же Цар я хра - ни Силь - ный дер - жав - ный. царст - вуй на

PIANO. dolce.

- moi - re Et sa gran - deur. Czar, le bon - heur Ré - side  
 сла - зу, на сла - зу. намъ. Царст - вуй на страхъ Врагамъ.

En ta va - leur. Dieu gui - - - de Notre em - pe - reur.  
 Царь пра - во - сла - вный Бо - - - же Цар - я - хра - ни!



L'AMIRAL OLANWILLIAM  
 COMMANDANT EN CHEF DE PORTSMOUTH



L'AMIRAL GERVAIS  
 COMMANDANT DE L'ESCADE FRANÇAISE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

—Il est encore bien jeune, mais si vous pouvez l'employer nous en serons bien heureux.

—Certainement ; le travail qu'il aura à faire est facile, et d'ailleurs il est intelligent.

Le gamin avait écouté la conversation très attentivement.

—Seras-tu content de venir avec moi, mon garçon, lui dit Alfred en lui passant la main sur la tête.

—Oui, monsieur, très content, répondit l'enfant sans hésiter.

—Quel est ton nom ?

—Emile, monsieur.

—Eh bien ! Emile, je t'emène, avec la permission de tes parents.

—Nous vous la donnons avec plaisir, monsieur, dirent ceux-ci en chœur.

Alfred n'avait guère besoin d'Emile à son magasin ; mais en l'employant il faisait une action charitable et il acquérait un auxiliaire précieux. Chemin faisant, il l'interrogea :

—Ainsi, mesdames Spierling et Spencer vont chez toi voir ton père malade.

—Oui, monsieur.

—Sont-elles toujours seules ?

—Non, monsieur, elles sont presque toujours accompagnées d'une belle et grande demoiselle.

—Quel est son nom ?

—Mlle Marguerite, c'est ainsi que je l'ai entendu appeler.

—Va-t-elle quelquefois seule chez ton papa ?

—Oh ! oui, très souvent depuis quelque temps. Mesdames Spierling et Spencer ne viennent que très rarement chez nous.

Ce soir-là, Alfred ne poussa pas plus loin l'interrogatoire. Il savait la plus grande partie de ce qu'il désirait savoir. Il envoya l'enfant faire deux ou trois courses dans le voisinage, lui donna quelques objets à ranger dans le magasin, puis le soir il le renvoya chez lui, habillé tout à neuf, avec un paquet de vêtements pour ses frères et une lettre lui donnant une jolie somme d'argent, et disant que c'était le premier mois de gages de l'enfant, payé d'avance.

Le jeune garçon était très intelligent pour son âge. A la façon dont Alfred lui avait parlé de Marguerite, il avait compris qu'il s'intéressait beaucoup à elle. Il crut donc lui faire plaisir en lui disant le lendemain matin :

—J'ai rencontré Mlle Marguerite dans la rue, ce matin. Elle m'a demandé des nouvelles de mon père et m'a dit qu'elle irait le voir.

—Ah ! vraiment ? ne put s'empêcher de s'écrier Alfred. Sais-tu à quelle heure ?

—Non, pas exactement ; mais elle vient généralement vers les deux heures.

Alfred hésita un instant, mais il pensa ensuite que le mieux était d'y aller carrément avec un gamin qui comprenait certainement où il voulait en venir.

—C'est bien, dit-il à l'enfant en lui frappant amicalement sur la tête. Après-midi, tu resteras chez toi jusqu'au moment où Mlle Marguerite ira voir ton père. Alors tu viendras me dire si elle est seule. Mais, tu comprends, ne parle de cela à personne, pas même à tes parents.

—Oh ! soyez tranquille, je ne dirai rien à qui que ce soit.

Emile était sincère. Il comprenait l'importance d'une parole prononcée à la légère. Il était reconnaissant à Alfred des bontés qu'il avait eues pour lui et il voyait là une trop bonne occasion de

lui prouver sa reconnaissance pour la manquer.

Dans l'après-midi, vers deux heures et demie, Emile accourut tout essoufflé au magasin.

Il alla vers Alfred de l'air le plus indifférent du monde :

—Elle est à la maison.

—Seule ?

—Oui, seule.

—C'est bien, va donner un coup de balai dans ce coin, et surtout ne dis rien.

—Soyez tranquille là dessus, monsieur.

Alfred sortit par la porte du fond du magasin qui donnait sur la cour, et fut bientôt dans la rue. Il marchait rapidement. Cependant, en approchant du but, lorsqu'il détourna au coin de la rue, il ralentit sa marche. Le cœur lui battait à rompre dans la poitrine comme s'il allait commettre une mauvaise action.

La rue lui paraissait plus gaie que la première fois. Il ne faisait pas très froid, le ciel était bleu et le soleil envoyait ses rayons chauds sur la neige avec des reflets brillants qui fatiguaient la vue. Les maisons avaient un aspect moins sombre. La neige fraîchement tombée de la veille, avait jeté sur la terre un moelleux tapis à peine maculé au milieu de la chaussée, par le va et vient des traîneaux. Des enfants armés de pelles entassaient cette poudre blanche, creusant des fossés, élevant des fortifications, qu'ils défendaient ensuite à coups de boules de neige. Leurs cris joyeux résonnaient agréablement dans la rue, mêlés aux cadences métalliques des marteaux tombant sur l'enclume du forgeron voisin.

Alfred cependant prêtait peu d'attention à tout cela, tout préoccupé qu'il était de ce qu'il allait faire. Cette démarche, si simple pourtant, était pour lui un grand événement. Plus il approchait de la maison du marin, plus il ralentissait sa marche, pour mieux se donner le temps de combiner ce qu'il allait dire, ce qu'il allait faire. Enfin, il franchit le seuil de la maison ; son cœur se mit à battre plus fort, et quand il entra dans la chambre un voile de confusion s'étendit sur son esprit. Il oublia immédiatement la mise en scène de cette entrée qu'il avait si laborieusement préparée. Quelques secondes plus tard, il se trouva assis sur une chaise que Mme Smithson lui avait présentée. Alors seulement il eut vaguement conscience de ce qui venait de se passer. Il avait serré les mains du malade et celle de sa femme en leur disant quelques paroles de salutation, puis il s'était avancé vers Marguerite. Il lui avait pris la main, très mollement, n'osant pas la serrer, pris d'une sorte de crainte respectueuse. Et maintenant ils étaient assis, l'un en face de l'autre, rouges comme une pivoine, osant à peine se regarder, comme deux criminels. Le grand coupable était l'amour, cet amour innocent, impuissant à se dissimuler et qui éclate aux yeux de tout le monde, comme ces violettes qui se cachent modestement au fond des bois, mais dont le parfum révèle aussitôt la présence.

Le malade riait dans sa barbe, du rire de contentement d'un bon cœur qui se réjouit du bonheur d'autrui et jetait à sa femme des coups d'œil significatifs.

Alfred cependant se décida à rompre ce silence gênant.

—Je me réjouis, mon brave monsieur Smithson de voir que vous allez de mieux en mieux. J'espère que dans quelque temps vous pourrez vous lever.

—Je pense que oui, monsieur Alfred, ma santé est assez satisfaisante, mais il faut du temps pour remettre mes fractures...

—Je demande tous les jours de vos nouvelles à votre fils, mais je suis heureux qu'il me soit venu, en passant par ici, la bonne inspiration de venir vous voir moi-même.

En disant ces mots, il jeta un regard à Marguerite qui sans doute en comprit le sens, car elle baissa les yeux.

Le malade comprit aussi parfaitement, et il eut sur les lèvres un bon sourire en répondant :

—Vous êtes bien aimable, monsieur Alfred, et c'est avec un vrai plaisir que je vous vois.

La gêne des premiers instants était passée, et maintenant la conversation devenait générale.

Alfred et Marguerite s'adressaient même la parole l'un à l'autre directement :

—Allez-vous faire une promenade en traîneau aujourd'hui, mademoiselle Marguerite ? les rues sont dans une excellente condition pour cela.

—Pas aujourd'hui, monsieur, du moins je ne le crois pas ; à moins pourtant qu'on ne vienne me chercher pour la promenade, mais franchement je n'y tiens pas.

Il sembla à Alfred qu'elle avait souligné cet *on* et que le regard qu'elle lui lançait voulait dire : Si c'était vous qui veniez me chercher, je serais bien heureuse, allez ; mais c'est impossible maintenant, il faut attendre.

A son tour la jeune fille s'enhardissait à interroger le jeune homme.

—Avez-vous donc renoncé à venir au patinoir qu'on ne vous y voit plus ?

—Je vous assure, mademoiselle, que j'y retournerais de temps en temps avec beaucoup de plaisir, mais je pense qu'il vaut mieux agir avec prudence pour éviter le retour d'une scène fort désagréable.

Marguerite fit un signe d'approbation.

C'est ainsi que tout naturellement et presque s'en apercevoir ils parlaient des sujets qui les intéressaient le plus. Ils se comprenaient à demi-mot. Ils ne s'étaient jamais tant parlé auparavant ; aux yeux du monde ils se connaissaient à peine, et cependant leurs pensées, leurs aspirations allaient au même but, par une commune entente. Ils se comprenaient depuis longtemps par le plus expressif et le plus éloquent des langages : celui de l'amour.

Peu à peu, sans qu'ils s'en aperçussent, leur timidité des premiers instants s'en allait et ils étaient tout étonnés de se comprendre si vite alors qu'ils ne s'étaient presque rien dit.

Malgré tout le plaisir qu'il éprouvait à rester, Alfred n'osa pas prolonger davantage sa visite. Il partit bientôt et cette fois-ci, plus rassuré, il serra plus étroitement dans la sienne la souple et fine main de Marguerite. Une douce pression répondit à la sienne.

Alfred retourna chez lui d'un pas allègre et le cœur gonflé d'espérances.

Le lendemain matin, Alfred, en repassant dans sa mémoire les incidents de sa visite, craignit que celle-ci ne parût singulière.

Il croyait naïvement que ces braves gens n'en avaient pas pénétré les motifs. Il n'y a que les amoureux pour avoir de ces belles illusions robustes ; il résolut donc de retourner chez le marin.

—C'est encore moi, dit-il en entrant, excusez-moi. Je voulais vous parler un peu de votre garçon. J'en suis vraiment très content, et il est de toute justice que j'augmente dès aujourd'hui ses appointements. Je vous apporte son supplément pour ce mois.

Et en même il mettait dans la main du marin quelques dollars de papier.

—Oh ! merci bien, monsieur, fit celui-ci ; vous êtes vraiment trop bon.

—Non, non, s'écria Alfred. J'aime beaucoup votre garçon et en même temps je m'intéresse à vous dans votre triste situation. Vous me permettez, n'est-ce pas, de venir vous voir de temps en temps ?

—Pouvez-vous demander une chose semblable, monsieur ? C'est pour moi un grand honneur et un grand plaisir.

—Comme il aime Marguerite, dit la femme à son mari, lorsque Alfred fut parti.

Et quel beau couple cela ferait ! ajouta le malade.

V

DÉSENCHANTEMENTS

—Quelle agréable surprise de vous rencontrer ici, Mlle Marguerite !

C'était Alfred qui entrait tout à coup chez le marin.

La jeune fille ne fut pas étonnée du tout, et elle lui tendit simplement la main.

Louis Tessier

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 SEPTEMBRE 1891

## CARMEN

PREMIERE PARTIE

I

LA LOTERIA

Remontons de près d'un siècle dans le passé et transportons nous sous les lointains climats, voisins de l'équateur.

Nous sommes à Cuba, cette île merveilleuse, placée comme une sentinelle géante à l'entrée du golfe du Mexique, entre l'océan Atlantique et la mer des Antilles, tout près de Saint-Domingue et de la Jamaïque.

Au mois de septembre 1770 et vers les sept heures du soir les trois quarts de la population de la Havane s'entassaient sur les quais, sur la jetée et les plages sablonneuses que la mer calme et transparente venait lécher sans secousse et sans murmure.

Pendant toute la journée le soleil des tropiques avait inondé d'une pluie de feu la ville, la campagne et les grèves. A ces heures brûlantes succédait une soirée dont la température n'était que bien légèrement rafraîchie, car la brise de mer, attendue avec impatience, ne s'élevait pas encore, et quoique l'astre roi eût disparu déjà derrière une masse gigantesque de nuages d'un rouge sanglant, les murailles des maisons, les pavés des rues et le sable des plages, incandescents comme une fournaise, dégageaient une chaleur presque insupportable et dont on se ferait difficilement une idée en Europe.

La multitude dont nous venons de signaler la présence implorait la brise marine comme les voyageurs égarés dans le désert du Sahara implorant l'oasis bienfaisante qui pourrait les sauver. Elle se pressait sur tous les points découverts, dans l'espoir de sentir ses mille fronts enfin rafraîchis par le premier souffle venu des horizons de l'Océan.

Vain espoir, attente inutile !... la mer, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, restait unie comme un lac, et, dans les jardins des habitations délicieuses semées aux environs de la ville, le feuillage délié des grands arbres ne frémissait pas.

A deux lieues au large un navire de commerce, sous pavillon espagnol et en destination de la Havane, se trouvait cloué depuis le matin dans un état d'immobilité absolue. Les voiles blanches pendaient inutiles le long de ses mâts comme les ailes brisées d'un albatros.

Une douzaine de canot montés par des nègres parfaitement nus, venaient de se détacher du port et se dirigeaient lentement vers le navire, afin de prendre les passagers et de les amener à terre, mais, à voir la mollesse avec laquelle les avirons des noirs bateliers se plongeaient dans la mer, il était facile de conjecturer que le voyage des canots, aller et retour, durerait cinq ou six heures pour le moins.

Au milieu de cette population avide d'une fraîcheur qui se faisait si longtemps attendre, population bizarre et bariolée où se rencontraient des échantillons de toutes les nuances de la peau humaine, depuis la blancheur faiblement rosée des belles Havanaises, jusqu'au noir violent des nègres de la côte de Guinée, en passant par les teintes brunes, dorées, bistrées, cuivrées, bronzées, etc... Au milieu de cette population, disons-nous, nous devons constater la présence d'un jeune homme de vingt-quatre ans environ, qu'à des signes à peu près infaillibles on pouvait reconnaître pour un Français et pour un officier, quoi-

que son costume fût loin de présenter une analogie quelconque avec un uniforme.

Ce jeune homme, d'une taille moyenne et très-avelte, offrait un visage agréable et spirituel, un peu pâli par de récentes souffrances et remarquable par une incontestable distinction. Un vrai visage de gentilhomme.

Nous avons, quelques lignes plus haut, dit un mot du costume ; il était des plus simples. Sur la tête un large chapeau de paille, sur les épaules une ample jaquette ou casaque de coutil blanc, aux jambes, au lieu de culotte, un pantalon de même étoffe et de même couleur.

Seulement (et ceci pouvait paraître comique, quoique personne n'eût l'air de songer à s'en étonner) le jeune homme en question portait en verrouil une petite épée dont le fourreau soulevait le pan de sa casaque blanche, et sa chaussure consistait en souliers à talons rouges et à larges boucles d'argent, chaussures de courtisan prêt à fouler le tapis vert de Versailles.

Le charmant cavalier que nous venons de décrire semblait isolé complètement au milieu de la foule qui l'entourait, il n'adressait la parole à personne, et d'irréversibles symptômes, parmi lesquels nous citerons en premières lignes des baillements réitérés, offraient la preuve sans réplique d'un ennui profond. Son indifférence pour tout ce qui se passait autour de lui paraissait absolue. Seulement, si des nègres ou des gens de couleur venaient à le coudoyer involontairement, il les écartait d'un geste impérieux et avec l'expression du plus souverain mépris.

A coup sûr, pour ce gentilhomme, tous les êtres dont le visage n'était pas aussi irréprochablement blanc que le sien, se trouvaient placés d'un degré au-dessous du singe dans l'échelle des créatures animées.

Vainement quelques beaux yeux noirs, étincelants comme des étoiles à travers les dentelles des mantilles espagnoles, s'attachait avec curiosité, et peut-être même avec intérêt sur le jeune Français, vainement quelques mains mignonnes, finement gantées, agitaient avec une vélocité significative l'éventail sombre aux paillettes d'or, l'inconnu ne daignait point remarquer ces petits manèges de la coquetterie féminine.

Il continuait sa lente promenade parmi les groupes entassés qui rappelaient, moins le bruit et le mouvement, la compacte cohue du foyer de l'Opéra pendant les nuits de bal masqué.

De minute en minute il s'arrêtait, de la main gauche il soulevait son chapeau de paille à larges bords, et de la main droite, avec un mouchoir d'une grande finesse, il essayait son front baigné de sueur.

Soudain, un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines et courut au dessus de la multitude comme un joyeux murmure.

A mille brasses, ou environ, de l'extrémité de la jetée, stationnait un canot dont le mât portait une flamme rouge en guise de pavillon.

Cette flamme venait de se dérouler et fouettait l'air de sa lanterne mince et bifurquée.

La brise de mer arrivait enfin !

Au bout de quelques secondes une délicieuse sensation de fraîcheur rendait la vie et la souplesse à tous ces corps éternés par une température insupportable. Tous ces damnés vivants échappaient aux cercles ardents de l'enfer pour entrer dans le paradis.

Alors, et sans transition, un tapage assourdissant succéda au silence presque complet. Mille conversations s'engagèrent à la fois. Les voix des femmes, les unes mélodieuses comme le chant du bengali, les autres perçantes comme le cri du coyote, se détachèrent sur les notes gutturales du langage espagnol et sur les syllabes traînantes et monotones du patois des nègres qui se confondaient dans un pittoresque pêle-mêle. Les petits industriels, paralysés jusqu'à ce moment par la chaleur, se mirent tous à la fois à crier à tue-tête leurs marchandises, offrant aux acheteurs, ceux-ci des oranges, ceux-là des citrons, les uns des pastèques et des noix de coco, les autres, enfin, des limonades fraîches ou des boissons alcooliques.

En même temps, la nuit remplaça sans crépuscule les derniers rayons du jour, dans l'immensité sombre du ciel, les étoiles apparurent, semblables

à un semis de diamants sur un manteau de deuil, et derrière le piton rocheux de l'un des mornes les plus élevés de l'île, la lune émergea, ronde et rouge, comme un bouclier d'or sorti des forges de Vulcain pour un héros d'Homère.

Après avoir respiré pendant une heure sur la jetée, le jeune Français à la casaque blanche et à l'épée en verrouil reprit le chemin de la ville.

Il longea, sans s'aventurer sous ses ombrages impénétrables aux rayons de la lune, la promenade du *Lameda*, et il s'engagea dans une longue rue qu'on appelait alors et qu'on appelle encore aujourd'hui la *Caia de l'Obispo*. Au bout de quelques centaines de pas, il tourna brusquement à angle droit, dans une rue autre ou plutôt dans une ruelle nommée la *Caia du Paseo*.

Cette ruelle ne contenait qu'un petit nombre de maisons, et la réputation de ces rares demeures était suspecte sous plus d'un rapport.

Le Français s'arrêta devant la porte à claire-voie qui fermait le jardin de l'une d'elles, jardin de dimension moyenne mais bien planté d'arbres touffus et d'arbustes en fleurs. Une douzaine de lanternes de papier peint se balançaient aux branches les plus basses des arbres et parmi les grappes parfumées des massifs. La lumière faible et multicolore qui s'échappait de ces lanternes indiquait le chemin à suivre pour arriver à la maison.

Cette maison semblait assez spacieuse quoiqu'elle n'eût qu'un rez-de-chaussée. A travers les lames abaissées des jalousses jaillissaient de vives lueurs et des cris turbulents qu'entrecoûpaient des instant, de complet silence. A ces tapages de voix, semés d'éclat de rire, de jurons énergiques ou de malédictions sonores, se mêlait le cliquetis métallique que produisent des poignées d'or agitées.

Pendant quelques secondes, le jeune homme prêta l'oreille à ces rumeurs dont nous n'avons expliqué la nature complexe que d'une manière très-sommaire et très-imparfaite.

L'expression d'ennui peinte sur sa physionomie disparut comme par enchantement. Un éclair traversa son regard.

Sa main droite s'enfonça dans une de ses poches, et de cette poche s'échappa presque aussitôt un murmure argentin. Le jeune homme eut alors aux lèvres un sourire triomphant. Il poussa la porte ; il traversa le jardin d'un pas rapide et arriva à l'entrée de la maison.

Sous l'auvent, tout à la fois élégant et rustique qui couronnait les deux marches d'un perron de bois, se tenait un grand nègre, paresseusement étendu dans l'un de ces fauteuils à bascule dont l'usage est général à la Havane aussi bien qu'au Mexique. Ce nègre, sorte d'Argus placé là en sentinelle pour garder l'entrée du bruyant logis, semblait se complaire délicieusement en son farniente. Il abaissait ses paupières épaisses sur ses petits yeux clignotants, d'un air de complète béatitude, tout en imprimant à son fauteuil un mouvement d'oscillation lent et régulier, à la façon des berceuses dont on se sert pour endormir les enfants.

A la vue du jeune homme, il se leva d'un bond rapide. Il courba son échine flexible en signe de profond respect, et il se hâta d'ouvrir la porte de la maison, afin de laisser le nouveau venu pénétrer dans l'intérieur.

Cet intérieur était divisé en deux vastes pièces, dont chacune avait sa destination.

Dans la première on jouait la *loteria*, ou loto. Dans la seconde, le *monte*, sorte de lansquenet simplifié où l'on se servait d'un seul paquet de cartes, cartes taillées après chaque coup.

On devine que c'est dans une maison de jeu que nous venons de nous introduire à la suite du jeune Français.

Au moment de l'entrée de ce dernier, une partie de *loteria* était au point de s'achever. Le croupier, assis sur un siège élevé et tenant à la main un sac de peau blanche brodé de soie aux couleurs éclatantes, appelait les numéros, lentement, et, afin d'éviter toute erreur et toute réclamation, répétait trois fois chacun d'eux.

Le Français s'adossa à la muraille, et en attendant qu'une nouvelle partie lui permit de prendre part au jeu, il promena ses regards autour de la pièce dans laquelle il se trouvait.

Rien au monde ne pouvait paraître plus primitif que la décoration de cette pièce. Les murailles, genre mexicain, étaient nues et badigeonnées à la chaux, le plafond à petites solives peint en rouge vif.

L'ameublement consistait en une soixantaine de guéridons, également rouges, et en deux fois autant de chaises, de cannes et bambou.

Tous ces guéridons, à l'exception de deux ou trois, étaient occupés par les joueurs et leur servaient à étaler les cartons de la loteria.

Si le mobilier de l'établissement ne pouvait attirer un instant la curiosité et fixer l'attention, il eût été difficile d'en dire autant du personnel qui remplissait la salle.

Il faudrait le pinceau de l'artiste et non la plume d'un écrivain pour donner une idée exacte de ces figures étranges auxquelles la fièvre du jeu prêtait une expression identique.

On voyait là des Havanais, des Espagnols, des trafiquants de la Jamaïque et de Saint-Domingue, des colons de la Floride et des capitaines de navires négriers.

Les uns affichaient un luxe insolent, portant sur l'épaule des *zarapes* richement brodés et d'une grande valeur, ayant autour de leurs chapeaux de paille des *toquilles* de perles fines, étalant les crosses rehaussées d'or et de corail des pistolets passés dans leurs ceintures, ou les diamants énormes, grossièrement montés, attachés au jabot de leurs chemises.

Les autres exhibaient, avec une cynique insouciance, des guenilles dignes de rivaliser avec les haillons pittoresques de Guzman d'Alfarache, ce héros de la bohème espagnole.

Les splendides costumes et les toquilles de perles semblaient d'ailleurs vivre dans la meilleure intelligence avec les chapeaux défoncés et les *calzoneras* en lambeaux, car la maison de jeu était ouverte à quiconque avait quelques piastres dans sa poche et n'avait pas une goutte de *sang mêlé* dans les veines.

Les habitués du tripot faisaient bon accueil à des bandits notoirement connus comme tels, mais pour rien au monde ils n'auraient voulu supporter, ne fût-ce que pendant quelques minutes, la présence d'un mulâtre ou d'un métis.

*Jupiter*, le grand nègre assis à la porte sur son fauteuil à bascule, recevait à cet égard une consigne sévère et savait la faire respecter.

Presque tous les joueurs, du reste, quelle que fût leur position sociale et l'état de leur finances, avaient des visages rudes et farouches, des sourcils épais sur des yeux brillants d'un feu sombre, des joues creuses, des lèvres crispées qu'écartait sans cesse une sorte de rictus, dévoilant des dents magnifiques.

Parmi les jeunes gens qui se trouvaient là, le Français aux talons rouges était le seul dont la figure indiquât manifestement la jeunesse.

Nous devons ajouter que, l'usage du tabac étant populaire à la Havane bien longtemps avant d'avoir acquis en Europe droit de cité, tout le monde fumait, à l'exception du Français, et que la vapeur épaisse des cigares et des cigarilles montait comme un nuage vers le plafond aux solives rouges.

La partie s'acheva et le premier *quins* fut proclamé parmi la confusion d'un brouhaha universel.

Les valets de la maison de jeu circulaient rapidement au milieu des tables, enlevant les cartons qui venaient de servir et les mêlant avec une rapidité prestigieuse.

Le gagnant alla toucher son argent des mains du croupier, et le jeu fut interrompu pendant quatre ou cinq minutes.

Au bout de ce temps d'entr'acte, la voix du croupier s'éleva :

« Senors, dit ils en espagnol, en tirant de sa poche un chronomètre de forme ovoïde, il est neuf heures et demie... Selon l'usage invariable de la maison, à partir de la prochaine partie le prix de chaque carton s'élèvera de six *piastres* à une *once* d'or (\*).

Aucune objection ne se fit entendre, et c'était justice, car la *loteria* comme le loto contemporain, n'étant qu'une sorte de *poule* où le gagnant em-

pochait les mises de tous les joueurs, si la première mise se triplait, la somme à gagner augmentait dans la même proportion.

Un petit nombre d'individus, à qui l'exiguïté de leur ressources ne permettait pas la dépense d'un carton, se levèrent et se retirèrent discrètement.

Les valets commencèrent à circuler. L'un d'eux présentait les cartons ; l'autre tendait une sébile, faite de la moitié d'une noix de coco, dans laquelle on déposait la somme équivalente au nombre de cartons que l'on choisissait.

Le Français pris deux cartons, laissa tomber dans la sébile deux pièces d'or d'une large module, et alla s'asseoir à l'une des petites tables dont nous avons déjà parlé.

Le croupier se réinstalla sur son siège élevé, ressaisit son sac de peau brodé de soie, et d'une voix vibrante se remit à proclamer les numéros sortants.

La partie qui commençait offrait un intérêt prodigieux à tous ceux qui venaient d'engager leur mise, en raison du chiffre important de la somme que l'un d'eux allait gagner.

Cent cartons environ étant placés, cette somme atteignait le chiffre de neuf mille livres, sur laquelle il faudrait seulement déduire le prélèvement constituant le bénéfice de la maison. Ce que, dans le langage vulgaire des tripots du Paris moderne, on appelle le *chandelier* ou la *cagnotte*.

Très-certainement, parmi les *pontes* rêvant ce gâteau splendide, plus d'un avait consacré à l'achat de son carton la seule once d'or qui se trouvât au fond de sa poche.

Ceci doit expliquer l'émotion de quelques joueurs, la livide pâleur de leurs visages basanés et la contraction de gorge qui rendait leur souffle pareil à un sifflement.

Cette émotion d'incertitude fut d'ailleurs de très courte durée.

A peine le croupier venait-il de sortir de son sac et d'annoncer une vingtaine de numéros, qu'une voix triomphante cria :

« *Quins !...* »

Des exclamations d'étonnement, des imprécations sourdes et quelques blasphèmes retentissants répondirent à ce mot.

Puis chacun se leva, et tous les regards s'attachèrent avec une expression de dépit et de jalousie sur l'heureux gagnant qui n'était autre que le jeune Français.

## II

### LA BALADINE

Le jeune Français s'efforça vainement de conserver à sa physionomie son expression habituelle de complète insouciance. La joie se peignit sur ses traits et l'éclair du triomphe brilla dans son regard.

Mais s'il ne put commander à son visage, il sut du moins rester maître de sa démarche. Il quitta lentement sa place et il se dirigea, en affectant une allure insouciance, vers le comptoir étroit et haut perché sur lequel le croupier déposait des piles égales de larges pièces d'or pour le paiement du *quins* envoyé par le hasard au vainqueur de la loteria.

Par suite de circonstances que nous ne tarderons point à expliquer, le Français parlait l'espagnol, sinon tout à fait comme un Castillan, au moins d'une façon plus que suffisante pour comprendre et pour être compris.

Le croupier, qui était en même temps l'un des propriétaires de la maison de jeu, l'accueillit avec ce sourire que les croupiers de tous les temps et de tous les pays savent stéréotyper sur leurs lèvres quand ils s'adressent à quelque joueur favorisé par une heureuse veine.

« Vérifiez, je vous prie, les numéros, lui dit le jeune homme en mettant sous ses yeux le carton gagnant.

— Ah ! senor, s'écria d'un air humblement obsequieux le personnage auquel il s'adressait, loin de moi la pensée de vérifier après votre seigneurie... — Ce serait manifester en quelque sorte un

doute outrageant, et je ne me le pardonnerais jamais !!! »

Un murmure s'éleva parmi les joueurs.

« Vérifiez le carton ! dit la voix rauque d'un Mexicain de mauvaise mine, c'est la règle ! point d'exception ! ici nous sommes tous égaux !!! »

— Que votre seigneurie m'excuse, murmura le croupier, c'est la règle en effet ! J'aurais voulu faire une exception, votre seigneurie ne peut en douter, mais les honorables gentilshommes me forcent la main... »

La vérification exigée par les honorables gentilshommes s'opéra tout aussitôt sans amener aucun changement dans le résultat de la partie, car il n'y avait eu ni mauvaise foi ni erreur de la part du Français.

« Payez-moi, s'il vous plaît, dit alors ce dernier dont les yeux étincelants avaient répondu par un regard de défi aux murmures des habitués de l'endroit.

— Voici la somme... Plaît-il à votre seigneurie de la compter ?

— Inutile, quoique ce soit peut-être la règle de la maison, mais j'admets les exceptions, moi... »

— Votre seigneurie se chargera elle de tout cet or, ou veut-elle que je l'envoie à son logis, demain matin, par le nègre *Jupiter* ?... »

— Je l'emporterai moi-même... Rendez-moi seulement le service d'envelopper les rouleaux dans du papier.

— A l'instant, senor... »

Tandis que le croupier s'occupait à confectionner avec le plus grand soin les rouleaux d'or, en ne négligeant point, bien entendu, d'y faire entrer toutes les pièces douteuses et de mauvais aloi qui se trouvaient en sa possession et dont il opérât ainsi le placement, la porte s'ouvrit et deux nouveaux personnages pénétrèrent dans la salle où les amateurs de loteria attendaient une nouvelle partie.

Les arrivants n'étaient point des joueurs.

Ils doivent remplir un rôle important dans la suite de notre récit, et par conséquent ils méritent les honneurs d'une description spéciale.

L'un était un homme, l'autre une jeune fille, tous les deux baladins, musiciens ambulants et chanteurs de carrefours.

L'homme pouvait avoir de vingt-cinq à quarante ans.—Il ne semblait point possible d'écrire un âge sur cette figure aussi basanée que celle d'un mulâtre et taillée, ainsi qu'on le dit vulgairement, en lame de couteau.

Dans ce visage olivâtre on ne distinguait au premier abord que deux traits, un nez long et mince, recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, et un œil d'un éclat insoutenable.

Nous disons un œil, et nous le disons à dessein.

En effet, soit que le musicien fût borgne naturellement, soit tout autre motif, un bandeau noir, qui n'offrait aucune ressemblance avec celui de l'amour, couvrait entièrement son orbite gauche.

Nous ne parlons pas de la bouche, très-large cependant, mais pourvue de lèvres si minces que, lorsqu'elle était fermée, elle ressemblait à la cicatrice d'un coup de couteau allant de l'une à l'autre oreille.

Cette tête au moins bizarre, coiffée d'un large sombrero espagnol, terminait un corps prodigieusement long et maigre dont une veste de vieux velours fané et des culottes indéscribibles, tant leur tissu primitif disparaissait sous les reprises, dessinaient avec une déplorable exactitude des membres quasi diaphanes.

A partir du genou, la jambe restait nue jusqu'au pied chaussé de soulier en peau d'élan.

L'étrange personnage qui nous occupe tenait à la main un petit tambour de basque. Un double baidrier, se croisant sur sa poitrine, soutenait d'un côté une guitare de forme surannée, et de l'autre une immense épée à la garde d'acier rouillée. Une de ces *brettes* prodigieuses que Callot attachait d'une façon si gaillarde aux ceinturons de ses grotesques spadassins.

Le premier regard jeté sur l'homme dont nous venons de tracer la silhouette, n'en apercevait que le ridicule.—Un sourire venait aux lèvres, mais ce sourire disparaissait presque aussitôt.

En effet, dans son originale et comique laideur, cet homme était effrayant, effrayant par l'expres-

(\* ) La piastre valait et vaut encore aujourd'hui cinq francs ; l'once, quatre-vingt-six francs.

sion d'astuce et de cruauté de son œil vitreux qui lançait des flammes ; par la contraction de la lèvre mince qui découvrait des dents pointues et écartées ; enfin, par un je ne sais quoi qui faisait deviner que ce monstre burlesque ne devait hésiter devant aucune infamie et reculer devant aucun crime.

Sa compagne formait avec lui le plus frappant de tous les contrastes.

Elle paraissait avoir dix-huit ou vingt ans tout au plus ; du moins à en juger par les formes juvéniles de son corps, et la partie inférieure de son visage dont le haut disparaissait sous les fleurs épaisses d'un voile de dentelle noire tombant jusqu'au-dessus d'une bouche aux lèvres rouges et sensuelles semblables à des cerises mûres.

On ne saurait rien imaginer de plus simple et en même temps de plus gracieux et de plus séduisant que son costume.

Une tunique mexicaine, sorte de chemise de fil presque transparente et sans manches, dessinait une taille mince et ronde que serrait, au niveau des hanches, une écharpe de crêpe de Chine rouge d'où s'échappaient les plis bouffants d'une courte jupe de mousseline blanche brodée de fleurs éclatantes, et chaussée d'un soulier de satin blanc orné d'une cocarde de satin pourpre.

Ses cheveux noirs et soyeux, d'une richesse et d'une longueur invraisemblables, pouvaient en se déroulant la couvrir tout entière comme un splendide manteau de velours. Divisés en deux lourdes nattes, que terminaient des nœuds de ruban cerise, ils tombaient jusqu'à ses talons.

On lui pouvait appliquer ces vers charmants d'un grand poète :

Tu n'es ni blanche, ni cuivrée,  
Mais il semble qu'on t'ait dorée  
Avec un rayon de soleil !...

Une rose rouge était piquée un peu au dessus de la tempe gauche, dans les plis de cette écharpe de dentelle qui formait tout à la fois un voile et un masque ; à travers les mailles de ce voile on devinait le rayonnement des prunelles de diamant noir.

Sur le bras gauche de la musicienne reposait une de ces mandolines qu'on retrouve si souvent dans les tréteaux de Vanloo, et dont les doigts allongés de sa main mignonne aux ongles roses égratignaient distraitairement les cordes sonores.

Sans trop de gaucherie peut-être nous avons su décrire le costume et la beauté plastique de la jeune fille, mais ce que nous nous déclarons tout à fait incapable de faire comprendre, c'est le charme indéfinissable et provoquant de toute sa personne, la grâce voluptueuse et chaste de ses moindres mouvements, de ses attitudes les plus naturelles.

Autour de cette merveilleuse créature, bohémienne sans doute du plus bas étage comme toutes ses pareilles, rayonnait une atmosphère d'irrésistibles séductions. Ce voile lui-même, ce voile mystérieux, qui projetait son ombre épaisse sur la moitié du visage, semblait rendre la baladine plus provoquante.

A coup sûr, ce qu'il cachait devait être digne de cette bouche adorable et de ce corps sans défaut...

Les yeux du Français se fixèrent sur la jeune fille, qui venait de s'arrêter au milieu de la salle dans une pose pleine de mollesse et de désinvolture et dont le bras s'arrondissait pour tendre les cordes de la mandoline.

" Par mes aïeux ! murmura-t-il après l'avoir enveloppée toute entière d'un regard connaisseur, voilà sans contredit la plus incomparable créature que j'ai jamais rêvée !..."

Puis, jetant un coup d'œil à l'escogriffe borgne qui l'accompagnait, il ajouta sans transition :

" Mais, mordieu !... la divine tourterelle est sous la garde du plus sinistre et du plus vilainement hideux des oiseaux de proie du monde entier !... Etrange couple ! prodigieuse union de la grâce et de la beauté d'une fée, et de la laideur sans pareille d'une caricature effrayante ! Que nous veut ce fantoche avec sa longue épée ? "

Le fantoche à la longue épée, ainsi que venait de le nommer le jeune Français, voulait tout simplement récolter quelques réaux en exerçant honnêtement son métier de musicien nomade, du moins rien n'empêchait de le supposer.

Il se campa d'un air de matador, la jambe droite en avant et le coude gauche à la hauteur de l'œil, il appela sur ses lèvres minces et incolores un sourire qui ressemblait à une grimace ironique, il souleva de trois pouces le vaste sombrero qui couvrait la boîte osseuse de son crâne presque chauve, il donna, en manière d'avertissement, un coup sec du dos de la main sur le parchemin du tambour de basque retentissant, et il dit d'une voix qui ressemblait au cri fantastique d'un joujou de Nuremberg :

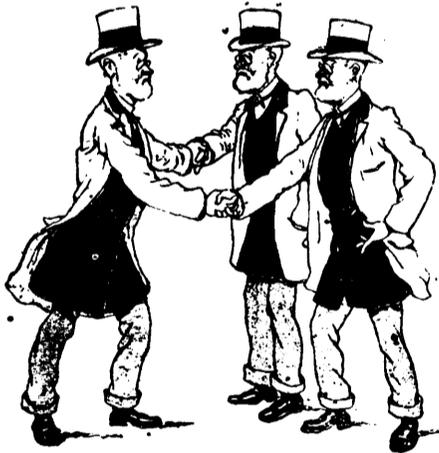
" Senors, hildagos et seigneuries, nous allons avoir l'honneur et la joie, la senora que voici, et moi (qui suis votre bien humble serviteur), de vous charmer l'oreille et le cœur par nos accents incomparables... La senora que voici, surnommée la fauvette de la Havane, et moi (qui suis votre bien humble serviteur) et qu'on appelle généralement le bengali de Cuba, nous reproduirons, avec accompagnement de tambour de basque et de mandoline, les plus récentes séguedilles aragonaises et les dernière ariettes de l'Opéra de France !... Si vous le trouvez bon, senors, hildagos et seigneuries, la senora que voici exécutera, castagnettes en main, la danse nommée le boléro sévillanais, et moi (qui suis votre bien humble serviteur) j'imiterai le chant de plusieurs oiseaux très connus, et le cri de divers animaux qui ne sont pas moins !... Allons, senora, une !... deux !... pan !... et en avant la musique ! "

Tout en articulant ces derniers mots, le borgne à la longue épée frappait vivement et en mesure son tambour de basque, tandis que sa compagne, passant son pouce sur les cordes de sa mandore, les attaquait par petites secousses inégales et leur arrachait des sons étranges quoique réellement harmonieux.

En même temps le bengali de Cuba et la Fauvette de la Havane marièrent leurs voix comme ils mariaient déjà les accords de leurs instruments et entamèrent avec un brio prodigieux une séguedille venue d'Espagne et quelque peu transformée dans le voyage en passant par les rudes gosiers des matelots de Cadix qui l'avait emportée.

A suivre

RESSEMBLANCE FUNESTE



—Rendez-vous rue Jean-Bart, à onze heures, c'est entendu.



Le premier monsieur.—La rue Jean-Bart, s. v. p. !  
—La première à droite.



Le second monsieur.—La rue Jean-Bart, s. v. p. ?  
—La première à droite, qu'on vous dit, espèce de tourte !!!



Le troisième monsieur.—La rue Jean-Bart, s. v. . ?  
—Cré nom de nom !!!



—J'm'en vais vous apprendre à vous moquer de l'autorité.

Voyage de noces.

Elle.—Je voudrais, en arrivant à l'hôtel, qu'on ne remarque pas que nous sommes de nouveaux mariés. Cela m'intimide

Lui.—C'est bien simple, ma chère. En arrivant à l'hôtel, vous porterez ma valise et votre sac, et j'aurai simplement les mains dans mes poches comme un vieux ménage.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant.  
Téléphone Bell, 7288.

CHOSSES ET AUTRES

—En 1889, la consommation du sucre au Canada s'est élevée à 253,841,117 livres ou environ 112,000 tonnes.

—Nous avons vu l'autre jour une tasse et une sous-coupe bien ingénieusement faites pour conserver la chaleur des liquides que l'on administre aux invalides.

La tasse repose sur trois pieds et entre son fond et la sous-coupe il y a un espace d'un demi pouce.

Au centre de la sous-coupe se trouve une dépression circulaire dans laquelle on peut déposer un morceau de charbon incandescent.

—Pour atténuer le choc de deux trains de chemins de fer venant à se heurter, on a eu recours jusqu'ici à ce qu'on appelle des "buffers", c'est-à-dire des coussins à ressort.

Mais loin d'être un remède ils ont prouvé tout au contraire qu'ils ajoutaient un danger de plus, vu qu'ils occasionnaient facilement un déplacement.

Or, un inventeur allemand a remédié à cela en alternant des coussins convexes avec d'autres concaves et cela marche à merveille.

**AVIS AUX MÈRES.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

DÈS LE MATIN

"Il y a environ quatre ans" écrit le Col. David Wylie, de Brockville, Ont., en mai 1888, "j'ai été pris d'une forte attaque de rhumatisme, et je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. La douleur était insupportable. On m'a appliqué emplâtres sur vésicatoires : j'ai été purgé selon toutes les règles de l'art : rien n'y a fait. On me conseilla d'essayer l'huile de Saint-Jacob, ce que je fis. Je me fis frictionner sérieusement, et envelopper la cheville du pied dans une pièce de flanelle saturée de remède. Le lendemain dès le matin, j'étais capable de marcher, sans éprouver de douleur." Un grand nombre de personnes se débarrassent ainsi de leurs rhumatismes et retrouvent l'usage de leurs jambes dans les mêmes conditions.

MAUVAISES DIGESTIONS

On donne souvent en vain pendant des mois entiers certaines préparations ferrugineuses qui faignent les malades et présentent de graves inconvénients à la digestion. Il est reconnu par les autorités médicales que le fer uni au quinquina tel que la préparation du Dr Ed. Morin, le *Vin au Quinquina Ferrugineux*, pris en mangeant s'accoutume très bien aux vivres et ne fatigue pas l'estomac ni ne donne de troubles dans la digestion. Essayez-le.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



LE GRAND REMÈDE  
CONTRE LA DOULEUR  
GUÉRIT :  
RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.  
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX  
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS  
MAUX DE GORGE  
ENROUEMENT, ENGELURES,  
ENTORSES, FOULURES,  
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.  
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à G. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

LADIES

**AUX DAMES.**—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1 00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blury.

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St-Laurent

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

**OXYR** Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE, 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montréal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal  
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigüe dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements  
Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent General Pour le Canada, - MONTRÉAL.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Courses à Bel Air

10 ET 12 SEPTEMBRE

Des trains spéciaux laisseront la gare du Windsor pour Bel Air à 2 heures p. m. le

10 SEPTEMBRE

et à 1.30 et 2.00 heures p. m. le

12 SEPTEMBRE

Retour à 5.50 heures p. m. les deux jours.

Billets aller et retour avec l'entrée 50c

Le 12 septembre, les trains qui se rendent à Bel Air à 6.42 p. m. arrêteront à la station de Vaudreuil pour accommoder les passagers.

Pour autres informations s'adresser

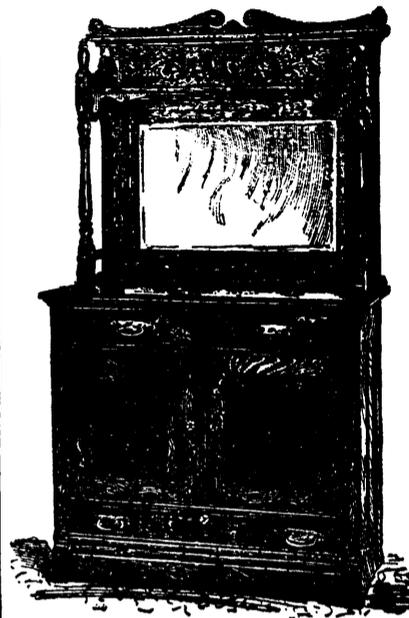
aux

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux stations

RENAUD KING & PATERSON

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHÈNE

Seulement \$22.50

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

**TOUT HOMME** qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont affaiblies, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

**TOUTE FEMME** devrait en faire usage. Elles guérissent toutes les affections mentales, et toutes les irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

**LES JEUNES GENS** devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

**LES JEUNES FILLES** devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), s'adressant THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.

**MAISONS RECOMMANDEES**

**NEW-YORK**  
Hôtel Lanteime  
40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

**MONTREAL**  
**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
131, rue Vitré, Montréal

**GEORGES CHARTRAND**  
1634, Notre-Dame  
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
Edifice de la Banque d'Épargne  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. FREFONTAINE,**  
ARCHITECTE  
Successieur de feu Victor Bourgeau  
12, Place d'Armes, Montréal

**V. LACOMBE,**  
Architecte et Mesureur  
897, RUE STE-CATHERINE  
Entre les rues Delorimier et Parthenais  
Montréal

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal  
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**B. CHALIFOUX**  
ARTISTE-PHOTOGRAPHE  
Spécialité pour vues groupes, agrandis dans toutes es dimensions.  
S'adresser : 437, LaGauchetière, Montréal.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
ARCHITECTES  
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial  
107, RUE SAINT-JACQUES  
Télé. Bell 1800 MONTREAL

**D. J. LABONTE**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
258, RUE ST-LAURENT  
Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

**G. MANN**  
ARCHITECTE  
New - York Life Building  
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

**HARTSHORN'S**  
**SELF-ACTING**  
**SHADE ROLLERS**  
Beware of Imitations.  
NOTICE  
AUTOGRAPH  
OF  
THE GENUINE  
HARTSHORN  
Insist upon having the HARTSHORN.  
SOLD BY ALL DEALERS.  
Factory, Toronto, Ont.

**Jeux d'esprit et de combinaison**

(La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.)

No 8.—ENIGME

Je commence avec la naissance ;  
Un voile épais couvre mes traits,  
Quelle que soit votre science,  
Vous ne me connaissez jamais.

Souvent, par la fière assurance  
Qu'il sait mettre dans ses discours,  
On lui donne sa confiance,  
Mais il nous trompera toujours.

Quelquefois un vulgaire augure  
Prétend me ravir mon secret ;  
Mais de ma changeante figure  
Il ne peut faire le portrait.

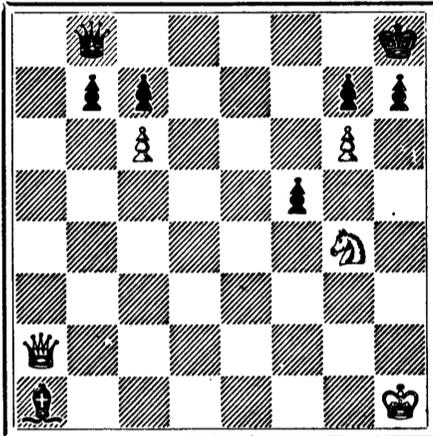
Je ne prétends pas le prédire ;  
Je veux seulement vous redire  
Ce vieux adage que l'on sait :  
" Il sera ce qu'on l'aura fait."

No 9.—CHARADE

Dans le Premier souvent on verse le Second.  
Le Tout et son collier aux escrocs fait affront.

FIN DE PARTIE No 5 (Du Sunny South)

Noirs—8 pièces



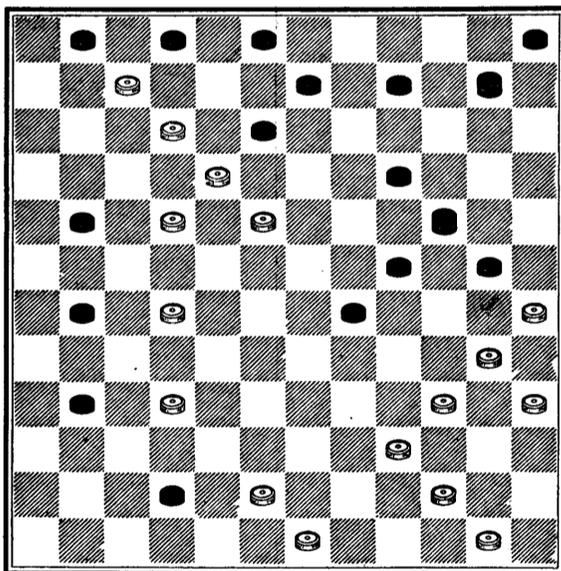
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

PROBLEME DE DAMES No 5

Composé par M. HENRI CONTANT, Montréal

Noirs—17 pièces



Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 4

Blancs	Noirs
18 à 12	5 à 18
29 à 23	18 à 66
23 à 16	38 à 11
45 à 38	11 à 45
51 à 1	26 à 72
1 à 7 partie gagnée	

SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 4

Blancs	Noirs
1 F 6 F	1 P pr F
2 C 7 D	2 R pr C
3 D 6e R, échec et mat.	
	Si : 1 R pr C
2 D 3 C, échec	2 R joue
3 D fait échec et mat.	

Et autres variantes

Solution de l'énigme No 7.—Le mot est : Secret.

Solutions justes des jeux d'esprit.—Mlle C. Leduc, village St-Joseph, Beauce ; Ferdinand Daunais, Terrebonne ; Adhémar Delorme, Mlle Alarie Hudon, G. Levéque, Montréal ; Dame Louis Delorme, St-Henri ; J. O. Patenaude, Ottawa ; Mlle Adèle Trutig, Détroit, Mich. ; Raoul Laurier, Collège St-Laurent.

Solutions justes du problème d'échecs.—MM. J. Marchand (No 3), Valleyfield, Louis Lambert, St-Paul, Minn. ; L. Giroux, Montréal.

Solutions justes du problème de Dames.—MM. P. A. Sicard, J. A. Bleau, C. N. Parent, E. Lemieux, Montréal ; Thaddée Brunet, Lachine ; Un amateur, Pointe Gatineau ; A. Legault, Ste-Cunégonde ; U. R., Emery Emond, un Amateur, Ottawa.

**Une Chevelure**

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer** est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdit ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. "Elle arrêta la chute," écrit-il ; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

**Dix Ans Plus Jeune.**

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit : "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête ; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre **Vigueur des Cheveux** en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser ; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la **Salsepareille d'Ayer** ou bien par les **Pilules d'Ayer** jointes à la **Vigueur**, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

**Ayer's Hair Vigor,**

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

**Pilules Antibiliaises.**



MARQUE DE COMMERCE

**Du Dr NEY**

Remède par excellence contre les Affections Biliaises : Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'appétit, Mux de tête, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des **Pilules Antibiliaises** du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Elles contiennent pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces **Pilules** pour mes patients, mais j'elles ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Chimiste**  
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

**Saint-Nicolas**, Journal Illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

# ANNONCE DE John Murphy & Cie

## Grande Ouverture

de la saison d'automne dans les départements d'étoffes à robes, soieries, flanelles, marchandises de fantaisie, etc.

Une grande quantité de marchandises nouvelles viennent d'être marquées et sont maintenant offertes en vente.

Le choix est grand. Les marchandises sont supérieures.

### DEPARTEMENT DES MA CHANDISES DE FANTAISIE

Dans ce département les dames trouveront un choix immense de dentelles noires (hautes nouveautés), de passementerie, rubans, collets, fichus, dentelles pour draperies de robes, mouchoirs dans tous les patrons et qualités : ainsi qu'une ligne complète de patchels, le tout à des prix exceptionnellement avantageux.

### SOUS VÊTEMENTS EN LAINE

Corps pour dames et laine naturelle, blancs et gris, vendus pour 40, 60, 75 et \$1 chaque  
Corps pour dames en laine écossaise, garantis laine écossaise, 90c chaque  
Corps et Caleçons pour hommes, garantis pure laine, 50c chaque.  
Corps et Caleçons pour hommes garantis laine écossaise, \$1.00 chaque.

## JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

# LE GRAND TRONC EXCURSIONS

Des billets aller et retour seront émis à Montréal aux prix réduits ci-dessous.

### EXPOSITIONS DES CANTONS DE L'AST SHERBROOK

Septembre 3 et 4..... \$2.25  
Septembre 1er, 2 et 5..... 3.35  
retour jusqu'au 7 septembre 1891

### EXPOSITION INDUSTRIELLE TORONTO

Septembre 12 et 14..... \$7.00  
Septembre 13, 15, 16, 17 et 18..... 10.00  
Retour jusqu'au 18 septembre 1891

### EXPOSITION DU CANADA CENTRAL OTTAWA

Septembre 29 et 1er octobre..... \$1.55  
Septembre 23 au 28 e. 30..... 3.50  
Retour jusqu'au 3 octobre 1891

Billets émis à des taux proportionnels des autres stations.

S'adresser aux agents de la Compagnie et aux bureaux de billets, 143, rue Bonaventure et 143 rue St-Jacques

L. J. SEARGEANT, Gérant Général.  
W. M. EDGAR, Ag. Gén. des Passagers.

## MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolie oiseau gavotte, Ed. Holst 20c ; Race Course, galop, C. D. Blake 20c ; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chant auques lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué  
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,  
1898 rue Sainte-Chartharine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très intéressante et abordable. Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15, rue de la Harpe, Paris (France)

# LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$3,091,963 37  
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE, Agent du département français. J. H. ROUTE & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

26728

SERVEZ-VOUS TOUJOURS

## JOHNSTON'S FLUID BEEF

Pour assaisonner les soupes, sauces et consommés.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



TIRAGE EN SEPTEMBRE 1891 le 2 et 18

5134 LOTS VALANT..... \$52,746  
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires à S. E. LEFEBVRE, Gérant  
51, rue St-Jacques, Montréal, Canada



### LES TORMURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrivit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

## LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAYONS MEDICAUX

## DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAYONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

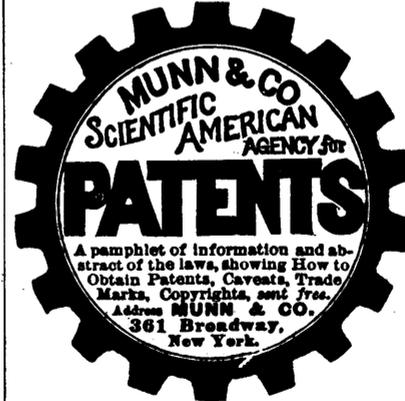
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35 cents).

ALFRED LIMOGES  
Saint Eustache. P.Q



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

THIS PAPER may be found on file at Geo. B. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (23 Spruce St.), where advertising notices may be made for the NEW YORKER.

## Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE DE LA LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises félicitées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expirer le 1er Janvier 1896

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires  
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons sous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

### Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLES ORLEANS.

MARDI, 13 OCTOBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
300 PRIX DE 300 sont.....	90,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064,80

### PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5, Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les fois, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses :  
PAUL CONRAD,  
NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expirer que le premier janvier 1896.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.